

Nightprowler Seconde Édition

Les carrières...

Par Fred *Tchernopuss'* Hubleur

L'OMBRE.....	2
L'ESPION.....	3
LE VEILLEUR.....	4
LE TRUBLION.....	5
LE TRICHEUR PROFESSIONNEL.....	6
LE TRAQUEUR.....	8
LE TIRE-LAINE.....	9
LE SCRIBE.....	10
LE RECELEUR.....	11
LE RACKETTEUR.....	12
LE PERCEUR.....	13
LE PASSEUR.....	14
LE PARIEUR.....	16
LE MISÉREUX.....	17
LE MERCENAIRE.....	18
LE MANUFACTURIER.....	20
LE FAUX PROPHÈTE.....	21
LE CROQUEMITAINE.....	22
LE COURTISAN.....	23
LE COURRIER.....	24
LE CORROMPU.....	25
LE CHARLATAN.....	26
LE CHAPARDEUR.....	27
LE BLANCHISSEUR.....	28
L'ASSASSIN.....	29
L'APPÂT.....	30
L'ALCHIMISTE.....	31
L'AFFAIRISTE.....	33
LA RACAILE.....	34
LA PUTAIN.....	35
L'OREILLE.....	36

L'ombre

La soirée promettait d'être tendue. Mes dons d'observation allaient être mis à rude épreuve. Combattant émérite reconnu dans la Principauté, connaisseur de nombreux poisons, observateur hors pair, j'étais devenu depuis des années l'ombre de Ragnar le Borgne. Ragnar, un personnage peu recommandable, mais à la tête de l'une des plus grosses guildes affiliée aux Félines à Bejofa. Un grand ponte quoi, le genre de personne à qui on refuse rarement un contrat, surtout lorsque ce contrat porte sur des sommes aussi agréables que mon salaire. Ce n'est pas avec mon ancienne académie d'escrime que j'aurais pu gagner aussi bien ma vie. Bien sûr, la vie d'ombre est éprouvante, du moins pour ceux qui font bien leur boulot. Votre employeur remet sa vie entre vos mains. L'ombre est plus qu'un simple garde du corps. Jamais je ne quitte vraiment mon employeur, je ne suis jamais loin, toujours sur le qui-vive, toujours prêt à en découdre. Je suis grassement payé pour cela. Ni Ragnar ni aucun de mes précédents employeurs n'étaient décédés pendant la durée de mon contrat. Et la soirée qui s'annonçait n'allait pas ternir ma réputation. Ce n'était pas parce qu'il avait rendez-vous avec le chef d'une guilde rivale affiliée aux Taupes que la situation allait dégénérer...

J'étais comme à mon habitude en retrait dans l'obscurité. La petite place était éclairée de quelques torches, et Ragnar se tenait non loin de moi dans la lumière, avec trois de ses hommes autour de lui. Deux autres étaient sur les toits. Ils n'étaient pas mauvais, je dirais même qu'ils faisaient des gardes du corps supérieurs à la moyenne, mais ils n'avaient pas mon expérience ni ma ténacité. L'heure du rendez-vous venait de passer, et toujours personne. Je flairais le piège ; j'avais fait part de cette intuition à Ragnar. Nous étions tous sur nos gardes. Un léger mouvement m'a poussé à me déplacer... j'étais juste derrière Ragnar, presque à le toucher. Et soudainement j'ai fait une roulade sur le côté l'entraînant avec moi, ce qui a laissé le carreau d'arbalète se planter dans le mur derrière nous. J'ai indiqué la provenance du tir aux gars avec nous qui n'avaient rien vu.

Puis j'ai remis Ragnar sur ses pieds, j'ai tiré mon épée, et je l'ai attiré derrière moi dans le dédale de ruelles. Lui-même avait sorti son arme maintenant. Il était remis de sa première surprise et attendait d'en découdre. Ce ne fut pas long. Deux embranchements plus loin un gros gouri armé d'une hache se mit en travers de notre route. Sa lame ne m'effleura même pas, il était beaucoup trop lent. Mon épée par contre ne rata pas sa gorge et il s'effondra.

A tout instant, je jetais un œil vers l'arrière, puis vers les toits. C'est là que je vis la silhouette d'un tireur. J'ai violemment repoussé Ragnar en arrière sous un porche tout en me jetant moi-même de côté. Le carreau atterrit au milieu de la ruelle. Planqué contre un mur, j'ai rapidement armé

mon arbalète de poing tout en jetant un regard vers ma cible. Il réarmait lui aussi. Je fus le plus rapide, et il s'effondra lorsque mon projectile l'atteignit. Nous avons repris notre course dans les ruelles de Bejofa.

C'est sans autre encombre que j'ai ramené Ragnar à son quartier général. Il me remercia chaleureusement et me promit une prime sur mon prochain salaire. Les autres gardes du corps revinrent une heure après, ayant traqué les gouris dans les rues, en ayant tué deux et eux-mêmes perdu l'un des leurs. A voir la colère dans l'œil de Ragnar, j'ai deviné que la rue allait devenir rouge sang dans les prochains jours. Mon employeur n'avait pas fini d'avoir besoin de mes services.

L'espion

La réception était imposante ce soir-là dans la résidence du Comte de Malsiaque à Samarande. Des jeux de lumière commandés aux plus grands magiciens pour éclairer la propriété de lumières étonnantes. Un orchestre originaire de Farrande pour rappeler les origines du maître de maison. Des invités nombreux et joyeux aux vêtements tous plus chers les uns que les autres. Le Comte avait quarante ans, et il comptait bien sur cette occasion pour remettre à niveau le rang qui était le sien dans les hautes sphères de la Principauté. L'arrivée récente de nouveaux riches avait mis sur la paille plusieurs nobles fidèles aux anciennes traditions et qui n'avaient pas su s'adapter.

C'est au milieu de tous ces gens raffinés, de ces tables chargées de mets succulent, de ces serviteurs aux plateaux soutenant de fins verres de délicieux nectars, que se traînait Lanque. Ici, tout le monde l'appelait Seigneur Dulac, selon l'identité qu'il s'était forgée pour approcher ce petit monde. Lanque venait des ruelles sombres de Samarande. Mais son charisme, son bagout et son charme avaient opérés en sa faveur, surtout lorsqu'il avait développé à outrance l'art du grimage et de la comédie. Lanque pouvait se faire passer pour presque n'importe qui. Quelques relations avec des dames de cour et de riches bourgeoises en manque de sensations fortes lui avaient amené des contacts et surtout des moyens. Le voilà maintenant errant dans les plus hautes sphères ; tiens, d'ailleurs, n'était-ce point le Prince là-bas, au milieu de la foule, près du Comte de Malsiaque?

Mais Lanque n'était pas là pour de simples mondanités. Oh non! Il devait travailler. Pendant longtemps il avait semé des graines en se faisant bien voir. Maintenant que les plants avaient poussé et qu'il apparaissait comme l'un des leurs à tous ces guignols de la haute société, il était temps de récolter la moisson... les informations allaient pleuvoir dans ses oreilles. Lanque avait exercé sa mémoire durant des mois pour être prêt en ce grand jour. Au vu du nombre de personnes présentes, la récolte allait être bonne. Lanque naviguait d'un groupe à l'autre. Échangeant quelques paroles sans réelle profondeur, mais écoutant tout. Comme chacun le sait,

les grandes décisions ne se prennent pas dans d'obscures salles de conseil, mais bien plutôt un verre à la main dans les jardins festifs de la capitale.

Ce qu'il entendait valait de l'or. La revente de ces informations aux bonnes personnes lui permettrait de vivre à l'abri du besoin pendant longtemps. Il n'aurait qu'à faire attention à qui il irait raconter quoi, et surtout comment. Le but était de ne pas se faire prendre. Le statut du Seigneur Dulac pouvait toujours se révéler utile à nouveau par la suite...

Le veilleur

Comme tous les soirs, je faisais le tour des portes, fenêtres et mécanismes divers de la demeure. Ce boulot était plutôt monotone, mais grassement payé. Toujours mieux en tout cas que mon ancien salaire d'enquêteur dans la milice. C'était d'ailleurs ce passé qui justifiait mes tarifs. Mon employeur n'avait cependant aucun problème financier, et il préférait me payer avec largesse pour se sentir en sécurité. Être l'un des principaux lieutenants d'une des grandes Familles criminelles de la Principauté permettait de vivre dans un luxe que beaucoup de nobles ne connaissaient pas. Sans compter tous les petits à-côtés que cette position permet d'obtenir sans trop de frais...

Tiens, un loquet de fenêtre mal fermé. Il faudrait que je voie le serviteur qui avait travaillé ici en dernier. A moins que... oui, c'était cela, une marque sur le rebord de la fenêtre, le métal du loquet légèrement gratté... J'avais vu cela des centaines de fois lors de mes enquêtes ; on avait forcé cette fenêtre. D'un même mouvement, j'ai tiré mon épée courte et j'ai embrassé la pièce du regard, observant le moindre recoin... rien. Je me suis penché à nouveau sur la fenêtre. Un fil, un simple et minuscule bout de fil brun indiquait le passage de quelqu'un qui avait été suffisamment bête pour s'accrocher légèrement au loquet. La mort était déjà sur lui ; j'allais le retrouver et appliquer la punition standard pour avoir pénétré dans cette demeure. Le règlement de mon employeur était très clair à ce sujet.

A pas de loup, je me suis aventuré dans la demeure que je connaissais comme ma poche. Évitant les planchers grinçants, je me suis mis à traquer l'intrus de manière méthodique. Je fermais à clés toutes les portes des pièces fouillées. A chaque pièce, je vérifiais s'il avait été déclenché ou désamorcé. Rien...

Jusqu'à ce que j'arrive au petit salon, première pièce de l'étage. Là, je vis de minuscules gouttelettes de sang sur la poignée de porte. Mon dard devait avoir frappé sa cible. L'intrus n'irait plus bien loin. Refermant ma prise sur le manche de mon arme, j'ai entrouvert la porte très doucement. Et il était là, une saloperie de gouri qui titubait au milieu du petit salon. Il portait une large besace, une dague à la ceinture, mais surtout une tunique brune, même couleur que le fil trouvé en bas. Mon somnifère semblait faire effet ; heureusement, avec le prix qu'il avait coûté.

Je me suis approché, il m'a vu, a tenté de sortir son arme... mais sans succès, trop faible. Il prit peur lorsqu'il me vit lever ma lame. Je ne l'ai cependant frappé que du pommeau, sur la tempe. Et pas trop fort. Mon employeur me ferait repayer son tapis si je déversais du sang dessus.

Une heure plus tard, après que j'aie vérifié que l'intrus était seul, le Sahar comptait un cadavre de plus lesté sur son fond...

Le trublion

Joachim aurait besoin de toute sa verve ce jour-là. Mais après tout, c'était dans ce but qu'on le payait. L'employeur du jour avait été clair sur ce qu'il attendait de lui. Le marché de la place d'armes d'Antalia allait se souvenir de cette matinée. En effet, chaque semaine se tient ici le plus grand marché dédié aux produits de la mer que la Principauté connaisse. Les gens se pressent nombreux sur la place qui, pour une fois, ne sert pas aux exercices et aux parades des troupes en faction. Les étals sont disposés avant l'aube par des marchands qui cherchent à faire ici un maximum de chiffre et à se faire connaître de nouveaux clients. Bien sûr, il faut aimer l'odeur des fruits de mer et du poisson. Les magiciens sont d'ailleurs grandement mis à contribution afin de produire des paniers permettant de garder au frais les marchandises qui en ont grand besoin. Très vite, les acheteurs se pressent, à commencer par les employés des grandes maisons du coin dans lesquelles se préparent en général des banquets énormes.

Mais ce jour-là, la tranquillité du marché allait être plutôt troublée. Joachim commença dès l'aube par discuter avec quelques commerçants de sa connaissance au sujet de nouvelles taxes sur le commerce des fruits de mer. Bien sûr, ces taxes ne sortaient que de son imagination fertile et n'avaient aucun fondement dans les discussions actuelles du conseil du Gouverneur ; après tout, l'employeur demandait un résultat et ne voulait pas savoir par quels moyens il serait obtenu. Mais Joachim savait que les gens étaient toujours prêts à s'emporter quand on touchait à leur gagne-pain. C'est une fibre très sensible, en particulier chez les marchands. Et comme les gens le connaissaient, ils avaient tendance à prendre comme sûres les informations qu'il colportait ; bien sûr, il n'a jamais assuré que tout ceci existait. Joachim a toujours fait très attention à ses formulations et à ne pas se laisser emporter, ceci afin de ne pas pouvoir être pris en défaut et de pouvoir toujours défendre sa bonne foi.

Dans les heures qui ont suivi, Joachim se délecta d'entendre la rumeur enfler au fur et à mesure qu'elle se répandait. Il naviguait d'étal en étal, aidant à propager l'histoire et attisant les braises. L'homme jugeait l'attitude des personnes présentes, prenait le pouls de la situation et tentait de l'accélérer. D'une minute à l'autre, il défendait les pauvres marchands victimes des taxes politiques ou se faisait l'avocat du diable en mettant en avant l'économie de la cité. Il aiguisait les attitudes et confortait les révoltés.

Puis ce fut l'heure de se dévoiler au grand jour. La rumeur avait fait le tour du marché et tout le monde était au courant. Il choisit un petit pan de mur s'avançant de la caserne vers la place, grimpa dessus, et hurla pour attirer l'attention des gens de la place. Joachim était en forme, prêt à se lâcher. Il était rôdé à cet exercice de critique des décisions politiques, à contrer le pouvoir, à attaquer les gens influents par des paroles virulentes et incendiaires. C'était dans ces moments que tout son art se montrait. La foule était subjuguée. Joachim en imposait, savait se faire voir et entendre. Très vite, les gens mordirent à son hameçon. Les murmures se transformèrent en paroles cinglantes. La foule bougeait. On pouvait sentir la tension monter.

Et c'est là que le plan de Joachim, demandé par son employeur, atteint son paroxysme. Les gardes en faction devant la caserne commencèrent à se frayer un chemin dans la foule en direction de l'agitateur. Mais lentement, car les gens en colère ne voulaient guère laisser libre cours à ces représentants d'une autorité qu'ils étaient en train de fustiger. Comme ils approchaient, Joachim éleva encore le ton, se fit plus incendiaire. Il vit alors les trois hommes pénétrer dans la caserne dont l'entrée n'était plus surveillée. Il sauta de son mur et s'en fut en courant au milieu du marché...

Le tricheur professionnel

Et voilà, encore une fois je fais le mur. Père et mère sont dans le Grand Salon avec leurs invités... des riches bourgeois comme nous. Mais qui aiment s'ennuyer en soirées entre eux. Rien de bien intéressant. Comme d'habitude je me suis enfermé dans ma chambre, comme d'habitude ils ont du dire à leurs invités que j'étais un taciturne, un artiste qui reste seul et n'aime pas la société. La porte est fermée de l'intérieur. Un petit saut sur l'avant-toit en contrebas, puis me laisser glisser le long du mur... facile d'éviter les gardes quand on connaît leurs patrouilles. J'ouvre la petite grille de derrière avec ma clé...me voilà libre. Je ne supporte pas de rester ainsi enfermé dans notre demeure du Quartier du Prince. Samarande offre tant d'attraits à qui sait en profiter. Je longe les berges du Sahar, regardant avec dédain ces nobliaux enfermés dans leur petite vie morne, ces bourgeois dont le seul but est de s'enrichir. Aucun amusement, aucun réel plaisir, aucune lancée d'adrénaline.

Franchir l'enceinte du Prince n'est qu'une formalité. Encore un peu de marche et je pénètre dans la Pointe de Flèche. Voilà un endroit intéressant, plein de malandrins et de gens aventureux... La taverne du Pêcheur, sur les quais, m'accueille dans son atmosphère enfumée et chargée d'effluves alcoolisés. Le videur au fond de la salle me reconnaît et me laisse passer par la petite porte en échange d'une piécette, me permettant d'accéder à l'arrière-salle plus cossue. Ici s'étaient les tables de jeu dans une ambiance plus feutrée. Je me dirige vers mon habituel lieu de plaisance, une table de jeu de cartes. Toutes les places sont occupées,

principalement par de jeunes gens venus de beaux quartiers. Mais eux ne savent pas jouer. Ils viennent juste chercher les frissons en se débauchant dans ce quartier, le temps de se faire plumer par les locaux, avant de repartir dans leurs pénates.

Moi j'ai mes habitudes ici, je connais tous les réguliers de l'endroit. Je ne viens pas pour me mêler à la populace, je viens pour jouer... ah, le plaisir de sentir ces petits bouts de carton entre mes mains, de manipuler ces objets pouvant m'amener victoire ou défaite, de bluffer des adversaires en maîtrisant mes expressions, d'observer leur mine déconfite lorsque j'abats mon jeu pour prouver ma victoire. Je ne triche que rarement, je n'en ai pas besoin ; je joue bien et je sais tirer parti de toute situation. Je ne suis pas un flambeur, je sais m'arrêter quand il faut, mais je sais aussi enfoncer ma victime. Cependant, quand je n'ai pas d'autre solution, le fait d'intervertir des cartes ne me pose pas de problèmes. Mes manches sont faites sur mesure pour cela. Depuis tout petit, les tours de Monsieur Zinou lors de mes anniversaires m'ont fasciné, et j'ai toujours cherché à l'imiter ; la prestidigitation est vite devenue une seconde nature, et j'ai réussi à me trouver de bons maîtres. Je suis doté d'une dextérité et d'une habileté qui en ont souvent confondu plus d'un. Mon sang-froid fait peur, jamais je ne laisse une émotion me trahir.

Ce soir, lorsque enfin je me glisse à la table, on me regarde d'un air hargneux ; il y a là plusieurs gars que j'ai déjà plumé au cours de parties antérieures. Tout commence plutôt bien, les quelques donnes du début me laissent un peu d'avantage, et j'accumule tout de suite quelques piécettes. Mais ce n'est là que l'échauffement. Je propose d'augmenter les mises ; on me suit. Les enjeux deviennent enfin intéressants. Mais la roue tourne, la fortune n'est plus de mon côté. Des sourires carnassiers se dessinent face à moi. Il y a longtemps que j'ai arrêté de prier Arlam pour gagner au jeu et je préfère m'assurer de ce qui se passe en reprenant des cartes dans ma manche. La donne suivante, je mélange le jeu à mon aise et déplace les cartes où je veux. Tout semble bien se passer et rentre dans l'ordre. Les pièces reviennent de mon côté de la table.

Soudain un type se lève en me jetant ses cartes au visage et en hurlant... « Tricheur ». Là en général, pas possible de bluffer ; si je joue l'innocent et qu'ils trouvent les cartes sur moi, je suis mal. Reste la technique classique de la fuite. Avant que qui que ce soit ait pu réagir, je saute de ma chaise en direction de la porte, faisant voler la table d'un grand coup de pied. En un instant, je suis dans la salle commune de l'auberge et je me retrouve rapidement dans la rue. Des pas derrière moi, on me suit, on me court après. Mais je connais les rues, je tiens la distance. Voilà l'enceinte du Prince, les gardes me connaissent... de l'autre côté je suis en sécurité car mes poursuivants ne pourront pas passer. Alors je rentre, riant aux éclats, heureux de cette bonne soirée riche en émotions.

Le traqueur

Cette fois, il n'allait pas pouvoir s'échapper. Personne n'échappe à Actus le Loup. Déjà quand j'enquêtais pour le compte de la garde, on me surnommait ainsi. Il paraît que je suis ma cible à la trace, que je ne la perds jamais, que je n'abandonne jamais, et que toujours je touche. J'en ai fait mon credo. Et même une fois que j'ai été mis au placard. Méthodes trop directes? Trop violentes? Idées vicieuses? Peuh, que dalle! J'ai toujours tout réussi, moi au moins. Mais ils m'ont fait comprendre que ce n'était pas ce qu'ils voulaient. Et c'est là que j'ai appris que j'aurais pu utiliser mes talents depuis longtemps pour bien mieux gagner ma vie. Finalement, contrairement à ce que l'on m'avait enseigné, le crime paie. Quand un parrain recherche quelqu'un, il est prêt à mettre bien plus que mon ancien salaire. Ma maison n'a jamais été aussi belle et bien décorée que depuis ce léger changement. Après tout, je fais toujours le même boulot.

Cette fois, c'était Vitto qu'il fallait retrouver, un criminel Izgane de haut vol qui avait entourloupé un gros bonnet. Un casse dont le butin aurait mystérieusement disparu. Pas bon ça. Mais Vitto est un malin ; moi aussi. Il connaît les rues de Samarande et ses toits comme sa poche ; moi aussi. Il a de nombreux contacts prêts à l'aider ; moi aussi. Le monte-en-l'air que je traquais à ce moment-là ne m'échapperait pas. On ne la fait pas aux gros pontes du milieu.

J'ai rapidement fait le tour de mes anciens contacts : Vitto n'était pas en tôle. La communauté izgane sédentaire allait m'aider. Chez eux, les liens du sang sont très forts, et leur fierté en fait des durs à cuire. Mais j'ai de vieux moyens de pression sur certains d'entre eux. Ce charlatan de la rue Bougre par exemple, avec sa fille droguée au jesugen, pas bon ça. Nous voilà donc en discussion.

Suite à cela, facile via tous les receleurs de retrouver la trace du butin. Il faut dire que ce genre de matériel n'est pas vendu par tout le monde. Quelques visites plus tard, j'avais une trace de plus. L'hameçon était lancé, il n'y avait plus qu'à attendre qu'il y morde.

Trois jours à attendre patiemment, visitant mes contacts régulièrement pour maintenir la pression. Et j'ai enfin eu son adresse. Il se planquait dans une bicoque à moitié en ruine aux abords des murailles de la cité. Je suis allé sur les toits, et j'ai patiemment observé. Oui, là à la fenêtre, c'était bien lui...Vitto. Il croyait s'en sortir, le fourbe. J'ai appelé un gamin des rues, qui est allé prévenir mon employeur contre une pièce de monnaie. Je ne quitterais plus ma cible des yeux, juste pour assurer le coup. Il ne devait pas s'échapper. Si le parrain envoyait ses hommes de main pour rien, j'en subirais es conséquences. Mon arbalète armée, je me suis posté derrière une cheminée non loin de là.

Les brutes n'ont guère mis de temps à arriver. Ils sont entrés dans la baraque et n'ont laissé aucun temps de réaction. Vitto a été attrapé alors qu'il passait par la fenêtre pour fuir. Ma récompense sonnante et trébuchante me fut donnée le lendemain quand je me suis rendu chez mon

commanditaire. Sur sa table, une main avec des bagues typiquement izardes. Pour ma part, ma planque allait avoir une nouvelle tenture...

Le tire-laine

Cela faisait maintenant plusieurs mois que je les avais à l'œil. J'avais observé plusieurs de leurs coups et je pensais sincèrement qu'ils étaient mûrs. Encore un ou deux jours et, si tout se passait bien, je les aborderais pour leur proposer une collaboration. Mais pour le moment il fallait que je vérifie leur qualité. Mon regard s'égarait donc sur chaque membre de la petite bande, tous ayant au grand maximum 18 ans.

En haut, sur le toit le plus haut entourant la place du marché, il y avait le petit felis qui faisait le guet. Ses yeux perçants lui permettaient de voir arriver les gamelles d'assez loin et de prévenir ses camarades en cas de pépin. Il embrassait du regard toute la place et les rues adjacentes. Son utilité était évidente. Il était rapide et malin.

A deux des rues quittant la place, déambulant l'air de rien, on trouvait les gros bras de service, les plus âgés aussi. Je les avais déjà vus en action. Si leurs camarades étaient en fâcheuse posture, ils devaient intervenir, détourner l'attention, provoquer une bagarre ou autre. Ils guettaient aussi les deux rues qui étaient choisies en fonction du nombre de voies de sortie qu'elles offraient. Si leurs camarades se faisaient poursuivre, ils pouvaient facilement se trouver malencontreusement sur le chemin des poursuivants afin de les ralentir l'air de rien. Ils n'étaient pas spécialement des lumières mais leur rôle dans la bande était essentiel en cas de coup dur. Ils avaient plus d'une fois évité aux autres d'être pris. D'ailleurs aucun membre de la bande n'avait été capturé depuis que je les suivais.

Les deux membres centraux de la bande déambulaient sur la place du marché, un œil toujours braqué en direction du felis sur le toit. Il y avait la petite métisse au visage innocent, une déesse de la comédie déjà à son âge, capable de faire pleurer l'homme le plus dur et d'inspirer la pitié à un mendiant unijambiste en un regard. Elle pouvait s'approcher l'air de rien de tous les passants, venir tout près réclamer l'aumône. Bousculer les gens ne lui posait pas de problème, et personne ne s'en offusquait. Mais tandis qu'elle réclamait une ou deux piécettes ou qu'elle se confondait en excuses, la petite observait intensément la personne. Puis elle repartait dans la foule, se rapprochant du dernier membre de la bande, un petit sang-mêlé tout particulièrement agile et habile. Quelques signes et ce dernier savait exactement comment agir. Il retournait vers la personne en question, la bousculait légèrement au besoin, et ses mains passaient rapidement dans les poches et replis de vêtement, embarquant les valeurs repérées par la petite.

En une matinée, la petite bande pouvait ainsi récolter une somme rondelette. Malins comme ils étaient, ils ne faisaient pas d'excès sur un même marché pour éviter de se faire repérer. Ils étaient si jeunes et

pourtant agissaient comme de vrais pros. Un peu d'entraînement de notre part et ils feraient des recrues de choix.

Le scribe

« Nous tenons Amara. Elle va bien, pour le moment. Cela dépendra de vous. Nous vous tiendrons au courant. N'appellez pas la milice et tout ira bien. »

J'ai reçu le message ce froid matin d'hiver, juste quand les premières neiges tombaient sur Elyath. Avec cela, une bague que ma fille portait en permanence, reçue de sa mère décédée depuis des années. Amara n'était pas rentrée la veille, et j'avais passé la nuit à m'inquiéter et à tourner en rond dans notre petit appartement, hésitant à appeler la milice. Et au matin on a frappé à la porte : personne, juste un petit paquet attaché à la poignée. Dès lors j'ai attendu dans l'anxiété...

Vers midi, on frappa à la porte. Je me suis rué sur le battant, mais il n'y avait déjà plus personne. Seule une enveloppe montrait une présence récente, pendue à la poignée. Dedans, deux parchemins. Le premier était une lettre d'accréditation dotée de plusieurs cachets ; le second était de la même main que la lettre du matin : « Je veux la même lettre, les mêmes droits. Datée au 3^{ème} jour de Melor de cette année. Les mêmes sceaux, la signature et tout. Cette lettre doit avoir l'air plus officiel qu'une vraie. Vous avez deux jours. A la même heure, accrochez l'enveloppe à votre porte avec cet original aussi et votre fille vous sera rendue entière. »

Incroyable. Je ne comprenais rien à ce que l'on me voulait. Mais je n'avais pas le temps de me renseigner. Deux jours... il me fallait trouver le papier, l'encre, une plume adaptée, la matière pour les sceaux. Je n'ai même pas réfléchi à le faire ou pas. Récupérer Amara était le seul but que j'avais. Le côté illégal de la chose ne faisait aucun doute, mais je ne me suis pas arrêté à ce détail. La vie de ma fille était en jeu.

J'étais reconnu dans le milieu, et trouver des fournisseurs pour les matériaux ne fut guère un problème. J'y mis une grande partie de mes économies. L'encre était tout particulièrement spéciale, d'une teinte légèrement violette ; elle contenait un pigment venu de contrées éloignées et dénotait une certaine intention de non-imitation... un échec, tout au moins avec un artiste comme moi. Ce fut le vieux Ark'hen qui put me la fournir, sans poser de questions. Le papier était cher, mais facilement disponible en ville ; il m'a suffi de le couper au bon format. J'ai taillé la plume moi-même.

Au crépuscule, je pus me mettre au travail pour recopier l'écriture. Je dus faire de nombreux tests pour arriver à une imitation parfaite, en particulier sur la signature faite d'un entrelacs complexe et étudié de courbes. Ce n'est que peu avant l'aube que je me suis écroulé sur mon pupitre, seul dans mon atelier, vaincu par la fatigue.

La journée suivante m'a servi à travailler sur la matière des sceaux ornant la lettre. Préparer des tampons aux formes et dimensions exactes ne

fut pas trop difficile. Il fallait par contre que tout soit identique. Je dus passer chez plusieurs fournisseurs pour trouver ce qu'il me fallait.

Enfin, au soir, je pus me mettre au travail final. Le dernier détail restait la date. Je n'avais pas « 3 » sur la lettre originale, et il me fallait deviner comment l'auteur original formait ce chiffre à partir de ce que j'avais sous les yeux. Je n'ai à nouveau pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. A midi, une enveloppe contenant la lettre originale et ma copie était accrochée à ma porte. J'attendais, accroupi, en regardant par le trou de la serrure. Je vis un homme habillé de manière très sobre, et dont le visage m'était invisible de mon point de vue, prendre le tout, inspecter le contenu, puis faire un signe à un comparse qui amena un grand sac et le posa devant la porte. L'homme frappa et s'enfuit en courant. Le temps que j'ouvre, il avait disparu. Je me suis jeté sur le sac. Ma fille était allongée à l'intérieur, émergeant de l'inconscience...

Le receleur

Ma visite chez Gorfio « le Crabe » avait été très agréable, comme toujours. Bien sûr, il ne m'avait pas accueilli comme n'importe quel client. Gorfio savait très bien quel était mon domaine car je travaillais avec lui depuis des années, et je savais au moins qu'il était sûr et fiable. Rapidement, il appela son apprenti pour que celui-ci tienne la boutique et m'entraîna dans l'arrière-salle. C'était en le voyant marcher que l'on comprenait pourquoi Gorfio était surnommé le Crabe : blessé il y a bien longtemps à la hanche, sa démarche se faisait tellement de travers qu'on aurait pu croire qu'il avançait de profil. Mais c'était la tête de Gorfio qui faisait son succès, son sens de la négociation, ses contacts, et toutes ses connaissances d'évaluation d'objets. Il possédait un énorme réseau de gens « de la haute » adorant récupérer des objets rares et précieux. Gorfio était l'un des plus gros receleurs de Djeddir.

Dans l'arrière-boutique, autour d'un narguilé fumant, j'ai déballé sur la table les fruits de ma dernière semaine de rapines et de casses. Rien de véritablement transcendant. Il faut dire que les articles les plus chers sont en général marqués et donc beaucoup plus difficiles à écouler. Je m'étais surtout attardé sur de petites pièces facilement transportables et anonymes. Mes sacs étaient pleines de petits objets sympathiques qui attirèrent l'attention et la convoitise de Gorfio ; je le vis quand ses yeux s'ouvrirent tous grands. Le petit homme sortit ses lorgnons pour se pencher sur les objets et estimer leur valeur... ou tout du moins la valeur qu'il pouvait en retirer au marché noir. Je savais qu'il allait m'en donner moins que leur valeur réelle, mais quand on est dans l'illégalité, c'est la moindre des choses au vu des risques encourus. Gorfio parut particulièrement intéressé par une amulette ornée de petits symboles gravés et peints ; il me demanda l'autorisation de la faire expertiser par quelqu'un d'autre. J'ai poliment refusé avec un sourire ; Gorfio était plutôt réglo, mais son but était de faire un maximum de blé et je préférais du

coup, au vu de sa réaction, la faire expertiser moi-même par quelqu'un versé dans l'occultisme.

Pendant tout ce temps, la discussion traînait sur les récents événements en ville, sur les rumeurs et les on-dit, sur les ragots des rues. Djeddar était une ville de la parole. Et Gorfio aimait soigner le contact avec la clientèle. J'ai pu goûter quelques délicieux loukoums et une petite liqueur douceâtre pas piquée des hannetons. Il n'y a pas à dire, j'adore négocier avec Gorfio. L'affaire fut conclue assez rapidement, à l'exception de la fameuse amulette bien sûr.

Avant que je ne parte, Gorfio m'a retenu dans son arrière-boutique et a sorti un petit parchemin de son coffre personnel. Dessus il y avait le dessin d'un pendentif extrêmement chargé en pierres diverses. Le genre de bijou unique créé sur commande pour une personne en particulier. Ça vaut une petite fortune. « J'ai un client qui aimerait obtenir ceci », me dit le receleur...

Le racketteur

Gat était sur la brèche ce matin-là. Il faisait la tournée avec son copain Berg, un Stövenger ne sachant même pas parler le mélorien. Gat usait des deux trois mots qu'il connaissait dans cette langue et surtout des gestes pour faire la traduction. De toute façon, on ne demandait pas à Berg de réfléchir, juste d'être menaçant et de casser en cas de besoin. D'ailleurs, on ne demandait pas grand-chose de plus à Gat. Le grand métis devait juste réclamer la cotisation hebdomadaire des marchands du quartier et compter les couronnes pour en vérifier le total ; et aussi être menaçant et casser en cas de besoin. Les deux hommes n'étaient pas appréciés dans le coin, et leur approche provoquait en général un vidage des rues. C'étaient deux teignes, le genre de gars à provoquer la bagarre pour un oui ou pour un non...et même pour un peut-être. Le genre de gars à vous casser un bras pour avoir mis le pied sur la dalle qu'ils avaient en vue. Le genre de gars à vous dessouder la mâchoire sans la moindre arrière-pensée. Et ce sans compter la guilde qu'ils représentaient, composée de gens peu recommandables qui pressuraient le quartier.

Ils en étaient à la quatrième échoppe du matin et tout se passait bien. Les commerçants avaient remis leur « prime d'assurance » sans discuter. Mais là, chez Bodan, le jeune homme qui reprenait la boutique décida de faire de la résistance. Le vieux Bodan n'était pas là, lui n'aurait pas rechigné. Mais le petit Soloman qui avait décidé de récupérer le commerce ne l'entendait pas de cette oreille. Il refusa tout de go, prenant un air de défi. Gat fit un signe de la main, et Berg fit s'écrouler l'étagère la plus proche, chargée de bocaux contenant des épices courantes. Le Soloman sortit alors une dague qu'il brandit d'un air se voulant menaçant sous le menton de Gat. Ce dernier sourit, d'un sourire carnassier preuve d'un pur sadisme. Il attrapât le poignet de l'homme en face avec une rapidité déconcertante, et le tourna brutalement ; juste ce qu'il fallait pour faire

lâcher l'arme sous la douleur mais ne pas casser. La seule parole qui suivît fut un ordre aboyé de payer la somme attendue. Et la réponse fut négative. Un craquement se fit entendre quand Gat fit casser le poignet du Soloman. Sa deuxième main s'écrasa dans un coup de poing énorme sur le nez du marchand qui s'écroura derrière le comptoir.

Gat et Berg se mirent alors à démonter méthodiquement toutes les étagères de la boutique, s'assurant bien de briser chaque pot et de mélanger ainsi les différentes herbes et épices proposées. Ils prenaient leur temps, accomplissant cette tâche le sourire aux lèvres. Puis Gat sauta par-dessus le comptoir, défonça les tiroirs du meuble jusqu'à trouver la caisse et y prit la somme désirée. Les deux brutes ressortirent dans la rue, et dès qu'ils eurent disparu au coin de la rue, les voisins se ruèrent pour aider le malheureux Soloman.

Le perceur

Bon ben si vous avez un casse de coffre conséquent à faire, je vous conseille d'aller chercher Adwin Macarme, à Antalia. Ce nain est un vrai génie dans son domaine ; un peu cinglé, comme tous les Déviants, mais réellement doué. Il y a trois mois j'ai eu à bosser avec lui, notre commanditaire ayant engagé des gens à gauche et à droite qu'il a regroupés dans un coup. Il s'agissait de lui amener un dossier contenu dans le coffre d'une célèbre compagnie de diligences de la Principauté.

Nous avons monté un plan solide, passant par les souterrains ; il est toujours utile d'avoir un gouri dans son équipe. Nous avons donc avancé dans la puanteur humide des égouts. Adwin transportait un encombrant sac à dos qui, malgré la quantité faramineuse de matériel qu'il semblait contenir, ne faisait pas un bruit. Il grommelait sans cesse des paroles incompréhensibles, mâchonnant son cigare éteint, et remettant régulièrement en place sur son nez ses grosses lunettes. Soudain, le gouri s'arrêta devant un mur que rien ne distinguait des autres. Le plan était en place. Adwin sortit alors une série de petites fioles dont il vida le contenu sur le mur, entre les solides moellons. Immédiatement, le mortier se mit à grésiller, se liquéfiant petit à petit, permettant au nain de rapidement dégager un passage de la taille d'une porte. Derrière, un autre mur de pierres qui subit le même traitement.

J'ai passé le premier dans le passage ainsi créé, la rapière à la main. On m'avait engagé pour mes talents de spadassin, j'étais le soutien combattant du groupe. Il y avait là un couloir parallèle aux égouts, éclairé par quelques lampes à huile. Trois portes, et au fond une volée d'escaliers. J'ai fait signe aux autres d'entrer, avant de me poster dans un coin d'ombre proche du bas des escaliers. Ils sont allés vers la porte centrale. J'ai vu le nain sortir de son sac une espèce de cube encombré de tubes et de manivelles ; il a fait tourner vigoureusement deux de ces dernières à des membres de notre équipe, puis il a empoigné un tuyau avec un embout en forme de bec qui sortait de l'appareil. Il a manipulé cet embout

et une vive flamme y est alors apparue, flamme qu'il a dirigée vers les gonds de la porte. Adwin a ainsi méticuleusement fait fondre certaines parties en métal. La machine faisait un bruit qui, à mon avis, devait s'entendre dans toute la maisonnée. Mais je n'ai vu personne arriver dans les escaliers. Après quelques minutes, le nain s'arrêta ; il planta une chignole dans le solide bois de la porte et la retira ainsi de son cadre. Ce gars était épatant. Je n'ai jamais su quel gadget il avait utilisé ce jour-là, mais il nous a tous fascinés.

Ils sont rentrés. Je me suis déplacé dans le couloir, toujours en surveillance des escaliers mais pour pouvoir regarder aussi dans la pièce. Visiblement une cave. Tandis que le nain remballait son cube et sortait tout un autre attirail, les trois autres firent de la place au centre de la pièce, juste autour d'un endroit que le gouri avait indiqué précisément. Le nain usa du mobilier comme d'un escabeau et atteignit le plafond. Il y dessina un carré avec de petits sachets qu'il collait attentivement. Pendant ce temps, les deux grands Stovengers qui nous accompagnaient préparèrent des harnais qu'ils revêtirent. J'ai refermé la prise sur ma rapière, prêt à ce qui allait suivre. Adwin a relié un filin à chacun des petits sachets, toujours grommelant ; puis il est allé se cacher derrière une pile de fournitures, avec nos autres compagnons, tout en allumant son cigare. Un petit sourire se dessina sur son visage lorsqu'il appuya le cigare incandescent contre la série de filins, et des étincelles coururent le long de ceux-ci jusqu'aux sachets. L'explosion qui s'en suivit avait cette fois réveillé la maisonnée. Impossible de faire autrement... et sûrement le quartier entier d'ailleurs. Un nuage de fumée sortit de la pièce. J'étais prêt à combattre. Le nuage se dissipa, me laissant entrevoir les deux Stovengers reliant leurs harnais au gros coffre tombé de l'étage au-dessus dans la cave par le trou au plafond. Au même moment, deux gardes arrivaient dans les escaliers ; ils s'arrêtèrent net, surpris, ce qui me permit de planter ma lame dans la cuisse du premier. Je devais les retenir le temps que le coffre soit tiré hors de la pièce ; étant donné la force des deux hommes, aidés du gouri, cela ne fut guère long. Adwin était déjà en avant. Je suivais à reculons mes compagnons en ferraillant avec le second garde ; un coup de ma garde sur la tempe le fit chanceler, et j'ai sauté en arrière vers les égouts. Le nain mit alors la touche finale à notre plan en allumant les derniers sachets placés dans l'ouverture, ce qui bloqua le passage qu'il avait ouvert avec l'acide de mortier. Ouvrir le coffre et ramener ainsi le dossier à notre commanditaire ne fut qu'un jeu d'enfant.

Le passeur

Le contrat était simple dans ses termes, comme à l'accoutumée : les deux grosses malles devaient arriver en parfait état et toujours hermétiquement fermées au 10 de la rue Sachalles de Samarande avant le 12 de Melor à midi. La moitié des couronnes à la conclusion du contrat, l'autre moitié lors de la réception, rien d'exceptionnel. Comme souvent,

pas de questions sur le contenu des caisses, tout ce que j'ai appris c'était qu'elles ne devaient tomber entre les mains d'aucun représentant de l'ordre. Elles me furent livrées à l'extérieur des murs de la cité, au milieu des tentes du marché particulièrement animé ce jour-là.

Je suis donc arrivé au lieu de rendez-vous avec mes compagnons de route, et mon commanditaire m'a transmis les caisses avec ses dernières instructions. Il me restait deux jours pour faire le trajet ; je retrouverais le commanditaire à la rue Sachalles, et le reste de l'argent aussi. Les caisses étaient lourdes ; il fallait mes deux compagnons solidement bâtis pour en porter une. Nous les avons empilées sur notre petite carriole à deux roues attelée à une mule qui n'obéissait qu'à Yvano, notre convoyeur Izgane, et nous sommes partis vers les portes de Samarande.

Premier obstacle : les gardes des portes. Évidemment, je l'avais prévu, et j'avais préparé un plan en fonction de cela. Il m'avait fallu du temps pour apprendre quand est-ce que Félicien était en poste ; Félicien n'était pas garde par passion mais bien uniquement par obligation d'avoir un revenu fixe à la fin du mois, et avec son intelligence pas très élevée, il n'avait guère le choix. Mais surtout Félicien était un cœur d'artichaut qui fondait dès qu'une jolie demoiselle faisait mine de s'intéresser un peu à lui. Et Mila avait ouvert la voie sur ce point ; elle partit donc en avant, pour « discuter de manière rapprochée » avec le garde. Les collègues de ce dernier observaient la scène avec des rires gras, et du coup nous laissèrent passer sans problème, à peine avec un petit regard en coin vers notre carriole.

Nous étions dans les murs. Beaucoup plus facile que je ne le pensais. Décidément, la réputation graveleuse des gardes était justifiée. Restait à passer avec la carriole dans les rues de Samarande ; cela nous obligeait à des détours. J'avais passé des jours à observer les plans du cadastre et à me balader entre les portes de la ville et la rue Sachalles afin que l'on ne se retrouve pas bloqué par un porche trop étroit ou une ruelle sans issue. L'urbanisme anarchique de certains quartiers était pratique pour fuir les forces de l'ordre à la course à pieds, mais dans notre situation c'était plutôt une gêne. Je préférais aussi éviter de passer trop près de casernes de Gardiens de la Foi ou de postes de police afin de ne pas attirer les ennuis.

Nous étions presque arrivés, et ce sans ennuis, lorsqu'un homme surgit brutalement d'un porche. Évidemment, les choses ne pouvaient pas se passer simplement. Sous son manteau, l'homme braqua vers nous un tromblon, l'une de ces folles armes à feu qui risquent autant d'exploser dans la main du tireur que de tuer l'adversaire. Il fut aussitôt rejoint par un Soloman qui nous menaçait d'une petite arbalète de poing. Du coin de l'œil, je vis derrière nous deux grandes silhouettes nous bloquer la retraite.

- Laissez voter chargement là et dégagez, dit le Soloman avec un fort accent. Si vous obéissez, il ne vous arrivera rien.

Ben tiens, encore un gars qui pensait que j'allais abandonner un contrat. Il ne connaissait pas toutes mes astuces.

- Non, répondis-je. C'est vous qui devriez dégager.

Son éclat de rire ne me surprit guère. Au vu de la situation ainsi posée, je n'étais pas en position de force. Quatre contre quatre, mais eux avaient des armes à distance, et nous n'avions même pas les nôtres à la main. Je fis un pas vers lui en commençant un lent mouvement vers la dague à ma ceinture. Il me visa de manière plus menaçante, mais s'écroula soudainement, un petit carreau d'arbalète planté dans la jugulaire ; son index se referma sur la gâchette de son arme et son propre carreau s'envola dans les airs. Surpris, son acolyte eut le réflexe de tirer au tromblon dans ma direction ; il n'a pas visé Yashi, mon ami félic planqué sur les toits. Ce dernier a tiré un second carreau rapidement. Je me suis jeté au sol pour éviter le tir, mais la douleur soudaine dans mon bras m'apprit que ce n'était qu'à moitié réussi. A l'arrière, nos deux brutes combattaient les autres agresseurs. Yvano a donné un coup de main, et leur sort fut réglé. J'étais blessé, mais la cargaison était entière ; notre commanditaire avait visiblement des ennemis au courant de notre transaction, il faudrait étudier les choses une fois les malles livrées... ce dernier point fut réglé assez rapidement, vu que nous avons été attaqués juste avant la rue Sachalles. Le client était là, avec les couronnes pour nous. Il s'inquiéta de ma blessure et je racontai notre mésaventure ; cela n'a pas semblé le tourmenter. Après les félicitations d'usage pour un boulot bien fait, il a demandé à ses domestiques de rentrer les caisses et nous a un peu fermé la porte au nez. Étrange comportement, étrange attaque, étranges caisses... Je vais devoir passer du temps à enquêter à ce sujet.

Le parieur

C'était le grand jour pour Manirta, celui où elle allait décrocher le jackpot. Après des années à traîner dans les sous-sols enfumés de tripots clandestins, sa carrière allait enfin décoller. Les combats organisés dans d'obscures arrière-salles lui avaient longtemps permis de survivre, de vivoter au jour le jour. Fille métis d'un gladiateur djazzar ayant acheté sa liberté, elle avait appris avec lui à évaluer les combattants et à estimer leurs chances, à prendre en compte tous les paramètres. Ses premières économies avaient été multipliées lors de simples paris très limités. Après quelques temps à travailler ainsi, elle s'était rendu compte à quel point il pouvait être fructueux d'augmenter ses chances : potions dans les repas de participants, chantage, menaces, et d'autres méthodes plus subtiles pour diminuer les capacités de ceux qu'elle voulait voir perdre. Cela n'a jamais semblé toucher son éthique. Après tout, il fallait bien vivre. Il lui devint aisé de parier sur des combattants aux cotes élevées qui furent vainqueurs, et Manirta se constitua ainsi un joli petit pactole. Elle commença à être reconnue dans le milieu des parieurs, mais personne ne se douta jamais de la duperie cachée sous son innocente apparence. Elle semblait dotée d'une chance insolente, tout simplement.

Puis vinrent les courses. Manirta les découvrit au sous-sol du Lévrier Rouge, une simple taverne ne payant pas de mine où étaient organisés des concours entre rats sur une simple table de huit mètres de long. En étudiant ce milieu, elle vit comment appliquer ses anciennes méthodes à ce nouveau genre. Tricheries en tous genres et à nouveau chantages et menaces sur les dresseurs ou propriétaires. Ici encore, la roue tourna bien pour elle car jamais elle ne fût remarquée. A nouveau elle se fit un nom.

Mais ce jour-là était le grand jour. Dans un haras sur les hauteurs d'Antalia avait lieu la Course d'Umélor, l'une des plus courues du Monde Connu ; tous les grands des régions voisines faisaient le déplacement pour y assister. C'était un monde que Manirta n'avait jamais connu. Avec ses économies, elle s'était achetée une toilette des plus à la mode. Elle avait courtoisé un noble de Samarande pour qu'il lui ouvre les portes de cet endroit où la couleur de sa peau l'aurait empêchée d'entrer autrement.

Elle avait étudié les participants, enquêté sur leur vie et leur entraînement, acheté des informations sur leurs manies et leurs secrets. Et elle avait appliqué ses anciennes méthodes. Certains chevaux avaient été drogués depuis des mois à petite dose pour limiter leur rapidité, d'autres avaient été discrètement « opérés », des jockeys avaient vu leur femme enlevée peu avant la date fatidique ; elle avait mis toutes les chances de son côté, et elle comptait parier une petite fortune sur un cheval à forte cote. Manirta était sûre de sa victoire. Une fois le pari posé, elle s'assit dans les tribunes à côté du nobliau qui lui avait permis ceci, il serait si simple de l'oublier après. La course commença, elle sentit l'adrénaline monter dans son corps, cette poussée qu'elle recherchait chaque jour, à chaque concours, à chaque combat, à chaque course, cette tension liée à la possibilité de tout perdre sur un coup mal calculé, sur un élément qu'elle aurait oublié de prendre en compte. La sueur commença à perler à son front. Elle ne lâchait pas le champ de course. Son candidat était deuxième. Devant lui courait un jockey dont la fille attendait dans une cave obscure de Bejofa, surveillée par deux gouris engagés par Manirta ; à la moitié de la course, ce dernier ralentit presque imperceptiblement l'allure, doucement, et le cheval de Manirta passa en tête. Elle frissonnait, tout son corps tendu dans l'attente. Elle voyait déjà la demeure qu'elle voulait se faire bâtir à Djeddir avec cet argent, avec vue sur les dunes et la mer, une demeure où elle pourrait accueillir ses anciens compagnons d'infortune qui ne l'avaient pas abandonnée durant toutes ces années. Et le cheval passa la ligne d'arrivée en tête. Manirta hurla sa joie, plus heureuse d'avoir eu raison, d'avoir su prendre en compte tous les paramètres, que de simplement penser à l'argent. La belle vie n'allait pas l'arrêter, elle allait seulement augmenter les sommes engagées...

Le miséreux

Dimitri était de retour au Rat Noyé, la taverne de Djeddir où il avait ses habitudes. Ses pieds sales posés dans les quelques centimètres d'eau

perpétuels du sol, il buvait tranquillement l'une des affreuses boissons que le propriétaire osait appeler bière. Mais pour Dimitri, cela correspondait au plus savoureux des nectars. L'izgane était né de parents qui avaient quitté volontairement la vie nomade de leur peuple pour se sédentariser à Djeddir ; mais cela s'était plutôt mal passé, et ils s'étaient retrouvés dans la rue en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, sans le sou. À devoir mendier pour obtenir quelques croûtons de pain sec. La venue au monde de Dimitri n'avait rien arrangé, et il n'avait connu depuis son enfance que la rue sans toit au-dessus de sa tête.

Rapidement cependant, la petite famille avait été prise sous l'aile d'un certain Piotrr, un autre izgane vivant lui aussi dans de précaires conditions. Mais Piotrr était plus malin ; il avait compris comment utiliser ses compagnons d'infortune. Dimitri, comme d'autres enfants mendiants, apprit très rapidement tous les trucs pour obtenir des piécettes supplémentaires en faisant pitié et en accentuant son malheur. Mais surtout il apprit à observer et à écouter. Rapidement, toute la ville de Djeddir devint sa maison qu'il connaissait par cœur. Il savait où aller en toute situation. Il faisait partie du décor. Personne ne fait attention à un miséreux tapi sous un porche. Mais lui engrange une quantité d'informations absolument fascinante. Et toutes ces informations raccordées entre elles, ajoutées à celles entendues à d'autres endroits, peuvent constituer une source absolument titanesque. C'est cette source que Piotrr exploitait. Et il en tirait un certain profit, au point qu'il n'avait plus besoin lui-même de mendier.

Dimitri avait beau être chez lui dans la rue, il n'était pas à l'abri des problèmes. Et il ne pût échapper à la prison lorsqu'on fit croire qu'il était l'assassin d'un jeune nobliau de la ville. C'est là qu'il rencontra divers criminels qui le mirent au courant de ce qui se passe à d'autres niveaux encore de Djeddir. A sa sortie, il découvrit que ses parents étaient morts... et Piotrr avait changé de statut en ouvrant le Rat Noyé dans une demeure abandonnée des bords de la lagune. Dimitri ne se remit pas dans l'association menée par Piotrr ; il préféra utiliser ses dons pour son propre compte et commença lui aussi à recruter des mendiants pour écouter et observer. Avec ses premiers revenus, il développa aussi un réseau de filature... L'utilité de ces gens invisibles ne faisait plus de doute à ses yeux.

Le mercenaire

Encore une fois c'était à la Grande Cour que j'avais rencontré mon employeur. Décidément, cette auberge située au milieu de la lagune attirait bine du monde en rapport avec la criminalité. Mon indic m'avait filé un tuyau que j'espérais ne pas être percé, sinon il allait lui en coûter. Les dernières semaines avaient été très dures. Je ne sais pas pourquoi je reste à Djeddir. Les coutumes locales sont très subtiles, beaucoup plus que mes gros bras et mes armes ; ici, finalement, on préfère ruiner son adversaire ou le discréditer complètement que de simplement le rouer de

coups... et pourtant c'est là ma spécialité. Et dire qu'à l'époque j'avais été formé de l'autre côté de la loi, chez les gamelles : le seul endroit où un gars comme moi avait une chance de gagner un salaire régulier. Mais bon, après ma période obligatoire, j'avais déjà compris qui gagnait le plus de couronnes dans cette ville. Et je me suis retourné vers ces gens-là.

Ce soir-là donc, à la Grande Cour, j'attendais sous le ciel nocturne clair, à la lueur des lanternes, une bière à la main, lorsque le mot de passe fut prononcé à mon côté. J'y répondis comme convenu. C'était une femme, visiblement une habituée de l'endroit ; une khalère sans réel trait particulier. Elle disait avoir besoin de bras solides. Durant juste une nuit, cette nuit. Le tarif me convenait ; il faut dire que dans ma situation on ne peut pas faire le difficile. Je l'ai donc suivie.

Dehors, attachée au ponton, une barge personnelle l'attendait, avec un bargier qui visiblement connaissait notre destination. Elle avait les moyens, la petite dame. Elle me fit attendre dans la barge et s'en retourna à l'auberge ; elle revint avec un autre gars, un cassar visiblement, du genre aussi bien bâti que moi. Nous avons rapidement fait connaissance pendant le trajet. Et nous avons débarqué sur les anciens quais, une zone de Djeddir la Vieille laissée à l'abandon depuis la construction du nouveau port umélorien à l'est. Là, un autre homme nous attendait, un métis à l'air torve. Notre commanditaire nous a demandé le silence et nous l'avons suivie dans les rues jusqu'à une vieille bâtisse à moitié écroulée. Le Cassar et moi, nous devions empêcher quiconque d'entrer jusqu'à ce que le métis et la khalère ressortent. Facile, ça.

Nous avons donc monté la garde. Le quartier n'est pas très fréquenté, sinon par des loques humaines crasseuses en fin de vie. De tristes personnages sombres destinés à finir leurs jours dans les pires conditions. De l'intérieur nous parvinrent d'étranges mélopées et des paroles à fort volume dans une langue inconnue. La curiosité est un vilain défaut, et d'ailleurs je n'étais pas payé pour m'intéresser à autre chose que ce que l'on me demandait. Je devais empêcher les gens de rentrer. Ce qui se passait à l'intérieur ne me regardait même pas. Mais bon, là ça puait la magie à plein nez. Et j'aime pas la magie ; c'est pas naturel, ces trucs. Le Cassar avait aussi les sourcils froncés et jetait régulièrement des regards vers la demeure. Nous n'avons échangé aucun mot, mais nous partageons la même pensée. Deux mendiants pourris et puants ont voulu entrer se mettre à l'abri de l'orage qui s'annonçait, mais nous les avons repoussés sans problème.

Soudain, les voix se sont tues dans la maison. La khalère est ressortie, tenant en main un tout petit coffret orné qu'elle n'avait pas avant ; elle le portait contre elle comme le plus précieux des trésors. Le métis arriva lentement, essoufflé, donnant l'impression d'avoir accompli les plus grands des efforts. C'est lui qui nous paya, le Cassar et moi, rapidement, sans rien dire. La khalère était déjà loin, ne nous ayant même pas jeté un regard.

Décidément, il se passe de bien étranges choses dans les nuits de la Principauté. Et je n'avais absolument pas envie d'en savoir plus sur ce qui s'était déroulé ici. Il me fallait plutôt un bon verre. Cette attente sans réel travail à accomplir avait été des plus pénibles, tout aussi stressante qu'un bon combat.

Le manufacturier

Cette fois, le job n'était pas facile. Et pourtant le client avait été on ne peut plus clair : il voulait la statue de Saint-Miras, installée dans l'une des plus grosses églises de Samarande. Il nous avait payé l'avance rubis sur l'ongle sans sourciller, prouvant ainsi sa bonne volonté. Et pourtant le coup était risqué. Le Culte de la Foi ne rigolait pas avec ce genre de chose. Et puis déplacer un tel objet ne serait pas gagné. Rien de facile, mais avec une récompense haut de gamme.

Nous étions trois dans notre bande. Mais là, nous ne pouvions trouver un plan standard qui fonctionnerait. Nous avons passé des jours et des jours à inspecter l'église, à noter les horaires, les surveillances, les ouvertures possibles. Petit à petit, une idée géniale est née dans mon esprit. Entre deux passages de clercs, nous pourrions embarquer la statue ; mais l'alerte serait donnée dès que sa disparition serait constatée. Partant de ce fait, nous avons décidé de trouver un artiste capable de faire une copie de la statue. Il suffirait de la déposer à la place de l'original et nous aurions le temps de nous enfuir ; Görn et moi pourrions probablement la porter.

Le tour des indicis nous mena chez Altierin Dubarnier, un artisan de la ville très doué mais dont le travail n'était pas très reconnu. Il était capable de véritables œuvres d'art, mais pas très inventives, ce qui le faisait vendre peu ; il ne roulait donc pas sur l'or, et de loin, et il serait sans doute facile de lui proposer de mettre du beurre dans ses épinards. C'est ce que nous fîmes... une approche dans une taverne où il avait ses habitudes, une ou deux bières à nos frais, de nombreuses louanges sur son travail, et là est venue la proposition d'un véritable défi à la hauteur de son talent : une copie conforme de la statue, extérieurement parfaitement identique, mais plus légère (cela faciliterait son insertion dans les lieux), et surtout à base de matériaux peu chers. Dubarnier n'était pas bête, et il comprit de suite que l'usage en serait probablement illégal, d'où une certaine négociation quand à ses tarifs. Nous nous mîmes d'accord, et il partit avec une avance en poche, nous fixant rendez-vous dix jours plus tard à son atelier...

Le temps passa, nous mettions le plan en place point par point. Et le jour J arriva. Nous sommes allés voir Dubarnier à son atelier. Et là nous eûmes le souffle coupé : on se serait cru devant la statue originale... les bras levés avec ce tombé des manches, les pierreries sur le diadème, dans les yeux et aux bracelets, le sourire bienveillant avec la même expression, même le petit doigt cassé à la main droite. Tout y était, y compris

l'impression de vieux et les fentes. Dubarnier avait dû passer un nombre d'heures considérable dans l'église à inspecter la statue, plus encore que nous lors des jours précédents. Ce n'est qu'en arrivant tout près que je m'aperçus de la différence de matière. Bois, verrerie bas de gamme : rien de cher, et du léger. Magnifique. Je pouvais la porter seul facilement et même courir avec. Nous lui avons payé ce que nous lui avions promis. Il semblait n'avoir jamais vu une telle somme.

Il ne nous restait plus qu'à aller mettre notre plan en application... nous sommes donc partis en direction de l'église avec la statue cachée sous une grosse bâche sur notre dos. Nous n'étions pas prêts d'oublier Dubarnier...

Le faux prophète

Facile de profiter de la crédulité des jeunes gens cherchant le renouveau de leur foi dans les rues d'Elyath. Nombreux sont les prétendus gourous qui en profitent lâchement, abusant de la faiblesse mentale de certains. En ces temps de crise, où la science est remise en question, la religion redevient le seul moyen d'expliquer les phénomènes du monde ; de nombreux jeunes gens ne sont pas satisfaits par la rigidité et la rigueur du culte d'Arlam, se tournant alors vers l'une des nombreuses nouvelles religions qui tentent de percer. Tant qu'elles ne sont pas officiellement reconnues comme dangereuses, le clergé officiel les tolère, préférant les avoir à l'œil que de les pousser dans l'ombre de l'illégalité. Mais ces petites sectes peuvent se révéler dangereuses quand même, et c'est là que j'interviens. Je suis un mercenaire basé à Elyath, et ma spécialité est l'extraction de personnes attirées contre leur gré dans le giron de gourous aux mauvaises intentions. Ce sont les familles des disparus qui me contactent.

Cette mission-là m'avait emmené comme beaucoup d'autres dans le Village des Dieux, ce quartier d'Elyath où nouvelles religions, petites sectes, faux prophètes, charlatans, mediums, et autres illuminés faisaient leur beurre. J'avais retrouvé la piste du jeune homme à libérer au milieu de cette faune de fanatiques. Il était tombé dans les maillons de la tristement célèbre Takia ; j'avais déjà eu affaire à ses sbires pour récupérer d'autres jeunes bourgeois. Takia était une superbe sang-mêlée elfe aux yeux en amande perçants comme ceux du peuple des mers. Cela ajoutait une force considérable à son charisme naturellement très élevé. Takia avait une réelle présence ; quand elle arrivait quelque part, tous les regards se tournaient vers elle. Elle pouvait vous parler des heures de tout et de rien sans vous faire mourir d'ennui. Elle savait vous comprendre. Nombreuses sont les personnes, parfois même intelligentes et critiques, à être tombées dans ses filets malveillants, bercées de douces illusions sur leur bien-être. La plus grande manipulatrice que j'aie rencontrée.

Mais ses intentions n'étaient bien évidemment pas d'amener ces gens à la félicité suprême, bien que les drogues qu'elle leur administrait

pouvaient le faire croire. Non, Takia était portée sur l'argent. Plus de revenus, donc plus de pouvoir, toujours plus. Elle amenait de jeunes gens aisés dans son giron avec toutes leurs économies. Pendant des mois, de manière invisible, elle les faisait ponctionner les revenus de leur famille, augmentant ainsi considérablement le montant de ses propres coffres. Puis, quand ils devenaient mentalement trop faibles, trop soumis, que leur attitude dans le monde extérieur s'en ressentait, elle les gardait dans les sous-sols de son église, gavés de drogues à plein temps. Ils devenaient ses esclaves soumis, subissant de nombreux sévices de la part non seulement de Takia, mais également de ses sbires et hommes de main parfaitement au courant du petit manège. La vie de ces gens se terminait souvent par une overdose ou alors comme esclave revendus via le port de Djeddir.

Ce n'était donc pas la première fois que je devais m'infiltrer dans son antre. Je connaissais un passage en sous-sol. J'ai dû tuer un homme de main qui gardait un couloir. Le jeune homme à récupérer était petit et frêle, je pouvais l'emporter sur mon épaule ; drogué, il n'avait conscience de rien, ne réagissait pas, et se ballottait dans mon dos comme un poids mort. L'habituelle joie familiale des retrouvailles fut gâchée par le tout autant habituel désespoir au vu de son état. Mais là n'était plus mon problème ; je leur ai quand même indiqué les adresses de quelques herboristes et je suis reparti avec ma récompense en bourse.

Le croquemitaine

Marre de stagner dans cette cave sombre. Trois jours déjà sans en sortir, et ce n'était pas fini. Mais bon, j'avais été engagé pour ça. Je voyais Gernie au bout de la pièce, recourbée sur la gamine. Gernie était quand même une horreur ; jeune mais rabougrie, sale et aigrie. Méchante surtout. Elle ne rechignait devant rien, en particulier les enlèvements d'enfants, un boulot que pas mal de criminels se refusaient. Il faut dire qu'elle ne s'embarrassait pas tellement de détails quand au confort de la victime. Et je la connaissais suffisamment pour savoir qu'elle était capable de mettre à exécution toutes ses menaces, même sur les plus jeunes. Mais elle bossait bien. Quand elle m'engageait, j'acceptais de mettre ma morale de côté ; déjà qu'en temps normal je n'en avais pas beaucoup.

Soudainement, Gernie s'est levée et est venue vers moi.

- C'est l'heure, allons-y mon grand, m'a-t-elle dit de sa voix rocailleuse.

Aujourd'hui c'était à mon tour de l'accompagner. Les autres hommes de main restaient ici pour garder la planque et surveiller la gamine. J'ai vérifié la tenue de mon armure de cuir, la place de mon épée dans son fourreau à mon côté, et j'ai pris mon « air méchant ». Nous sommes sortis dans la rue. Gernie marchait devant, petite silhouette ramassée sous son informe manteau marron. Et j'avançais derrière, imposant et menaçant, la main sur la poignée de mon arme. Après tout, j'étais là pour mes gros bras et mes talents de combattant.

Gerrnie nous fit marcher jusqu'à une taverne presque aussi décrépite qu'elle, au fin fond d'une ruelle de Bejofa. Sale, puante, occupée de miséreux, la salle commune n'était guère accueillante ; c'était cependant le genre d'endroit où l'on pouvait traiter n'importe quelle affaire sans que l'on vienne vous poser de questions. Elle s'est arrêtée sur le seuil, a embrassé la pièce du regard, puis s'est avancée vers une table où attendait un homme seul... un homme qui ne faisait pas couleur locale, suffisamment riche pour se payer l'auberge toute entière au vu de ses habits. Lui aussi avait un garde du corps derrière lui, aussi menaçant que moi et tenant à distance les petites frappes du coin.

Gerrnie a jeté sur la table un petit bracelet, juste histoire de montrer qu'elle tenait vraiment l'enfant. Je n'ai guère prêté attention à la conversation qui a suivi. Il s'agissait d'établir le montant de la rançon que l'homme allait payer pour revoir sa fille. Et Gerrnie ne se gênait pas pour exploiter toute la détresse de son interlocuteur pour se montrer extrêmement sure en affaires. J'avais déjà vu cela plusieurs fois. L'homme ne voulait même pas risquer la vie de son enfant. Il céda rapidement.

Nous sommes rentrés à la planque. L'affaire allait bientôt se conclure, nous allions être payés. Le lendemain, je suis retourné à la taverne avec Gerrnie, et l'homme y était. Il a donné un sac à mon employeuse, et elle lui a promis la petite en retour. Je dus encore m'acquitter de cette dernière tâche, ramener l'enfant devant la demeure familiale le soir même. Et me voilà avec de quoi manger et vivre pendant quelques semaines, ni plus heureux ni plus malheureux... Mais quand on vit dans la rue on ne s'embarrasse pas de concepts moraux.

Le courtisan

Le Drap au Liseré était l'un des lieux les plus populaires au sein de la haute société d'Antalia, l'une de ces maisons où l'on pouvait croiser dans une ambiance chaleureuse et douce la plupart des dignitaires de la ville. Mais bien peu osaient avouer en public leur attrait pour l'endroit. Ils s'y croisaient mais n'en reparlaient jamais entre eux lors de réunions politiques. Au milieu des coussins et des canapés, ils déambulaient, entourés des odeurs doucereuses d'encens venus de lointaines contrées, cherchant la perle rare qui comblerait leurs désirs les plus fous. Artinas était de ceux-là ; jeune Soloman au corps d'éphèbe, il était prêt à tout pour donner le plus grand plaisir aux hommes et femmes dirigeant la cité. Et il y arrivait de si belle manière que ses clientes et clients payaient de véritables fortunes pour les moments passés avec lui. Cela faisait le bonheur de Caïssies, l'uméliorien maître des lieux qui reversait un pourcentage non négligeable à son protégé.

Cette nuit-là, Artinas l'avait passée toute entière dans l'une des plus grandes suites du Drap au Liseré, au dernier étage, en compagnie de l'un des couples les plus proches du gouverneur Uber de Calerta. Il était rare de voir les clients débarquer en couple dans l'établissement, mais ceux-ci

avaient leurs habitudes. La nuit ne fut guère reposante, mais particulièrement fructueuse... et pas seulement en termes financiers. Le jeune homme raccompagna langoureusement ses clients à la porte de l'établissement avant de se rendre au bureau de Caïssies. Ce dernier était assis dans son grandiose fauteuil pourpre, avec à ses pieds sa troupe habituelle de jeunes esclaves muettes. D'un geste lent, il invita Artinas à s'asseoir sur des coussins et une esclave vint offrir un jus de fruits au nouveau venu.

Alors Artinas se lança dans une longue histoire... Il compta à Caïssies les intrigues fomentées en ce moment au plus haut niveau des sphères politiques de la Cité. Quelle famille cherchait à prendre quelle fraction du pouvoir, quels étaient les bons partis du moment et les noms qui allaient tomber en disgrâce, quelles seraient les prochaines orientations des décisions du gouverneur ou encore combien de fois par semaine les grands consumaient leurs mariages. Artinas savait mettre les gens à l'aise, les pousser à se laisser aller. C'était là d'ailleurs sa principale source de revenus. Jamais il ne serait payé si grassement s'il ne faisait qu'apporter un plaisir physique (aussi intense soit-il) à ses clients. Il savait leur soutirer des tonnes d'informations, pour la plupart ayant une valeur importante sur le marché du bouche à oreille ; les familles criminelles achetant ces informations à Caïssies savaient se montrer généreuses. Artinas possédait une telle perception, une telle empathie, qu'il pouvait parfois presque lire dans l'esprit des gens, et le directeur de l'établissement était particulièrement fier d'avoir dégotté une telle perle rare. Tout le monde connaît les fameuses « confidences sur l'oreiller », mais Artinas était un véritable maître dans cet art, parfois aidé il est vrai par les boissons légèrement droguées servies aux clients.

Le courrier

Je le voyais transpirer. Il n'était pas à l'aise. Il sentait bien qu'il était dans une situation dangereuse. Un mot, un seul, de notre chef Maras, et nous lui tomberions dessus sans lui laisser une seule chance de survie. Faut dire que le gars était gonflé...

A la nuit tombée, le portier avait laissé entrer ce jeune homme qui disait avoir un important message pour Maras. Il avait posé ses armes à l'entrée et on l'avait fouillé. Rien. Nous l'avons guidé jusqu'au bureau de Maras. Le patron était assis sur son solide fauteuil et attendait le visiteur en jouant avec un stylet dont les reflets menaçants ajoutaient à l'air peu engageant que le sang-mêlé avait ; Maras dirigeait notre grosse bande depuis six ans, et il était réputé dans le monde de la pègre... pas pour ses bons sentiments. Le courrier avait annoncé qu'il était envoyé par quelqu'un détenant la jeune Mirine et qu'il était là pour entamer des transactions...

Mirine... Nous avons passé une semaine à préparer le coup, à étudier toutes les possibilités, à prévoir chaque réaction. La jeune fille

devait être enlevée avant son mariage, et la rançon demandée par notre commanditaire nous payerait grassement. Le soir prévu, nous sommes arrivés dans la riche demeure après avoir passé les habituelles épreuves du mur d'enceinte, des chiens et des gardes pour découvrir qu'elle n'était plus là. Mirine avait disparu. Maras était furax, et notre commanditaire n'était pas à la joie non plus. Notre réputation allait en prendre un sacré coup.

Et voilà que ce gamin débarque deux jours plus tard en nous avouant qu'une autre bande détient la fille. Ils l'avaient enlevée avant nous pour pouvoir nous la revendre. Le prix qu'ils demandaient correspondait en gros à la récompense que nous étions censés tirer de l'affaire. Je voyais la rage dans les yeux de Maras ; il aurait pu égorger sur place le jeune courrier sans sourciller. Et pourtant il n'en faisait rien. Après tout, il n'était qu'un messenger, et dans le milieu leur vie est quasi sacrée. Ils viennent en négociateurs et doivent repartir avec le message de réponse. Mais j'avoue que là le petit gars avait des couilles. Les yeux de chat de Maras étaient reconnus pour refléter la même cruauté que celle du félin jouant avec sa souris avant de la bouffer. Il était capable du pire. Et cela, le courrier devait le savoir. Après plusieurs minutes de pesant silence pendant lesquelles la survie du courrier se décidait, Maras répondit qu'il acceptait, à condition de voir la fille en vie. Le courrier se détendit, on entendit un soupir de soulagement. Il sortit de la salle.

Immédiatement, Maras nous ordonna de le suivre. Lui devait être épargné ; après tout il n'était qu'un intermédiaire. Par contre, nous avions ordre d'anéantir la bande retenant Mirine. Notre réputation ne souffrirait pas qu'on les laisse en vie...

Le corrompu

Dergar était un marchand d'antiquités de bas étage à Samarande. Il était moyennement connu dans le milieu, ses compétences s'axant plutôt sur la vente coûte que coûte que sur la connaissance exacte de ses produits et de leur histoire. Il permettait à des petits bourgeois de mettre divers bibelots plutôt anciens en décoration chez eux pour frimer quand les voisins venaient manger à la maison. En plus de cela, Dergar était une grande gueule, frimeur, avec une capacité à tout vendre à n'importe qui. Il ne réussissait juste pas à réellement percer dans le domaine. Ce qui nous a intéressé chez lui était cependant plutôt son magasin...ou plutôt les caves de celui-ci. Elles étaient vastes, héritage d'une ancienne cave de maison noble aujourd'hui tombée. Leur réseau occupait plusieurs étages avec des couloirs et des salles assez vastes, et surtout pouvait être relié aux égouts et aux catacombes avec un minimum de travail. Juste ce qu'il nous fallait. Bien sûr, il lui faudrait un coup de pouce pour qu'il accepte.

C'est Alda qui s'en est chargée. Elle est venue flirter, visiter la boutique, lui faire les yeux doux et de grands sourires, poser des questions. Elle revenait de plus en plus régulièrement. A chaque fois, Alda

prolongeait sa visite, s'arrangeait pour rester seule avec Dergar dans la boutique, entamant avec lui d'agréables discussions. Ah Alda, son sourire aurait fait fondre un saint. Et le but était de faire fondre un petit marchand d'antiquités. Rapidement, ils devinrent assez proches pour que l'on entame la seconde phase. Petit à petit, Alda montra au marchand un agréable mode de vie, plein de vins capiteux, de repas gargantuesques, de fêtes diverses. Elle lui laissa sous-entendre que lui-même pourrait avoir accès à tous ces fastes... si seulement il acceptait de lui rendre de menus services.

Et c'est ainsi que nous avons pu commencer à entreposer des caisses dans ses caves. Le matériel était bien entendu volé ou en transit lors de mouvements de contrebande. Les caves de Dergar faisaient un bel entrepôt, extrêmement pratique. Et comme, pour tout le monde en dehors de notre petite affaire, il avait gardé son emploi fiable de simple marchand, personne ne cherchait à nous inquiéter. Il nous suffisait de rester discrets lors des transports. Dergar touchait sa petite marge et profitait de nos contacts. Il avait même parfois droit à certains des vins importés que nous transportions. Un simple échange de bons procédés en somme.

Le charlatan

Inigo avait grandi dans les bas-quartiers de Samarande, à quelques centaines de mètres des plus hautes sphères de la société. A force de voir passer tous ces gens dans leurs chaises à porteur, de sentir les parfums des belles dames, de voir les habits distingués, il n'avait plus qu'un rêve depuis tout petit : rejoindre ces hautes classes. Mais dans les Cités, on naît noble ou on achète le titre. La première solution lui était fermée, aussi se décida-t-il rapidement à accumuler un maximum de pièces d'or afin de pouvoir rivaliser avec les moyens financiers qu'il enviait.

Rapidement, Inigo se découvrit un talent certain pour les belles paroles. Il arrivait à captiver un auditoire avec un discours au contenu proche du néant. Assez jeune, il commença à développer un art du bluff qui lui permit de se tirer de plus d'un mauvais pas. Inigo arrivait à faire prendre des vessies pour des lanternes à presque tout le monde.

Bien sûr, Inigo a mal tourné et s'est orienté vers des activités pas trop légales. Ses contacts dans la pègre lui ont permis de monter différentes arnaques de reventes diverses. Mais c'est un jour que ses finances allaient mal qu'il eut une idée de génie, celle qui allait changer son avenir.

Inigo avait besoin d'argent. Il tomba sur une bête cruche en terre cuite qu'il brisa au sol. Puis il fit de petits trous sur chacun des morceaux, y passa de petites lanières de cuir et se mit en tête de revendre cela sous le terme de « talisman magique porte-bonheur ». Les premiers à se faire prendre au jeu pour des sommes modiques furent certains de ses compagnons d'alors. Et ce fut l'un d'eux qui mit en route la grosse machine lorsqu'il échappa de justesse à un terrible accident juste après

avoir obtenu son « talisman » ; il a commencé à y croire très fort et à faire circuler l'information dans la rue. Inigo put alors écouler ses « talismans » de manière plus régulière et à meilleur prix. Ses techniques de baratin lui permettaient d'embobiner à peu près n'importe qui avec son histoire. Mais ce n'était pas à Samarande que le commerce d'objets de ce type serait le plus prolifique.

Inigo a donc quitté la capitale pour se rendre à Elyath, où il fit évoluer son marché sur le terrain des « objets sacrés », « antiquités bénies », et autres « véritables reliques de saints ». Les pèlerins perdus à la recherche d'une solution aux problèmes de leur vie trouvèrent là de quoi satisfaire leurs besoins spirituels. C'est ainsi qu'Inigo amassa de nombreuses pièces d'or et pût se hisser dans les classes sociales.

Le chapardeur

Il est là devant mes yeux, ses nombreuses facettes brillant au fond du coffre, sur son petit coussin bleu.

Mon commanditaire m'avait trouvé selon le schéma habituel, via la taverne du Loup à Bejofa. Le proprio est un ami qui aiguille les clients potentiels et nous met en contact. L'homme se cachait sous une large capuche, ne voulant pas être reconnu. Il affichait une certaine prestance qui dénotait son appartenance aux hautes classes. Il m'offrait une somme rondelette pour lui ramener le Rubis des Sages, gardé en ce moment chez le joaillier Izim Abd'Ader du Quartier des Orfèvres. C'était évidemment le genre de truc qu'on n'allait chercher que sur commande ; écouler un bijou pareil de manière standard était impossible. Le joaillier était connu comme un paranoïaque qui gardait toujours des objets avec des séries de protections impressionnantes. Un vrai défi... Je ne pouvais refuser.

Je ne me précipite pas sur la pierre et je détaille des yeux tout le coffre. Je repère quelques orifices minuscules sur le pourtour... tiens donc, un piège à fléchettes. Un dernier traquenard de Abd'Ader...

J'avais fait le tour des indics. Apprendre les habitudes de Abd'Ader était un jeu d'enfant. Plus dur fut de corrompre l'un de ses serviteurs pour connaître les tours de gardes ainsi que les pièges les plus apparents. J'avais mes contacts au cadastre de la ville et j'y ai pris mes renseignements aussi. J'ai choisi la date en fonction d'une soirée où le joaillier allait souper à l'extérieur et ne serait pas de retour avant le milieu de la nuit. J'ai aussi engagé mon ancien pote Dertam ; la récompense était suffisante pour me payer ses services. Il ferait le guet dans la rue et m'avertirait d'un signal convenu si les gamelles s'intéressaient de trop près à la demeure. Ayant étudié le plan, j'avais décidé de passer par les toits ; mes talents de felis m'ont bien aidé à grimper sur la demeure voisine. Une fois sur le toit, j'ai pu lancer mon grappin qui s'est accroché du premier coup à la cheminée du joaillier... pas de patrouille en vue, je suis donc passé au-dessus de la rue. Sur le toit, j'ai fait très attention ; en effet, un plan secret chez un couvreur local m'avait appris les tuiles

piégées. Je ressortis le parchemin et me glissais ainsi lentement jusqu'au bout. Là, je me suis agrippé des deux mains pour me laisser tomber sur le rebord de la fenêtre du bureau. Ma trousse à outils m'a permis de soulever le loquet sans déclencher la chute de la fine lame qui gardait ce passage. Et je me suis glissé dans le bureau.

Assis derrière un fauteuil, je manipule ma canne à pêche personnalisée jusque dans le coffre. Le petit crochet se referme sur le rubis à la seconde tentative, et dès que le caillou bouge j'entends le bruit caractéristique de plusieurs lanceurs de fléchettes. En un rien de temps, la pierre est dans ma besace, sans toucher ma peau une seule fois.

Je ne me suis pas tout de suite aventuré plus loin dans la pièce, mes yeux félins perçant l'obscurité facilement pour me repérer. Le coffre était derrière cette lourde tenture au fond ; attention à ne pas la déplacer manuellement sans quoi un piège s'abattait depuis le plafond, mais par contre le petit levier sous le bureau allait me servir à m'ouvrir la voie. Trouver la combinaison du coffre n'a pas été trop long, dommage cependant de ne pas avoir pu connaître ce renseignement à l'avance.

Et me voilà à nouveau sur le toit, puis à retraverser au-dessus de la rue suspendu à ma corde, avec la satisfaction du travail bien fait et cette agréable sensation donnée par la montée d'adrénaline...

Le blanchisseur

Marig était le comptable d'un grand maître artisan de Samarande... jusqu'à ce que ce dernier ne meure dans l'incendie de son atelier ; et il n'y avait rien d'accidentel là-dedans. Il lui a donc fallu trouver un autre boulot. Assez rapidement, Marig se fit une place chez un commerçant local. Pour un salaire supérieur à l'ancien, il devait tenir une comptabilité irréprochable. Mais surtout, il avait maintenant des conditions de vie bien plus agréables. Ce bourgeois était beaucoup plus libéral que l'ancien artisan de la vieille école. Son logement de fonction était un superbe petit cabanon au fond d'un jardin agréable. Il pouvait ainsi avoir son indépendance et son intimité, ce qui était peu le cas dans l'atelier de son ancien employeur. Marig croula cependant vite sous une masse de travail énorme ; le marchand avait énormément d'affaires en cours, et les transactions avaient lieu dans de nombreux domaines. Tenir les comptes de tout cela était imposant, mais c'était le genre de défi que Marig aimait relever.

Après quelques semaines dans cette maison, Marig découvrit lentement un mode de vie tout particulièrement agréable. Repas fastueux, contacts dans toutes les hautes sphères de la ville, accès à des mets et boissons fins et rares, etc. Les choses allèrent encore de l'avant lorsque Marig se rendit compte que son employeur pouvait aussi lui trouver de charmantes demoiselles prêtes à tout. Décidément, la vie était très belle dans cette demeure. Le comptable était le mieux placé pour voir que les

affaires du marchand réussissaient particulièrement bien. Une véritable fortune devait dormir dans les coffres.

Le temps passant, Marig s'aperçut de quelques choses étranges dans la comptabilité, de mouvements monétaires surprenants, de rentrées à l'origine obscure. Il semblait que certains employés de son patron faisaient du commerce beaucoup moins licite que prévu. Marig se décida à en parler à son employeur... Celui-ci n'eut pas l'air surpris, demandant à Marig si son nouveau mode de vie lui déplaisait, s'il était malheureux. Il lui parlât d'une vision du commerce à grande échelle, des liens unissant tous les milieux de la société, des échanges quasi-officiels entre criminels et représentants de l'ordre, de la corruption permanente dans les Cités. Le marchand demanda à Marig s'il croyait vraiment que ses cigares, ses aliments exotiques, ses alcools surprenants, ses filles magnifiques, étaient tous entrés en toute légalité dans la Principauté. Finalement, il lui rappela le nombre de personnes de la noblesse et des sphères dirigeantes qui étaient présentes à chacune des fêtes organisées dans la demeure. Marig prenait connaissance de liens commerciaux auxquels il n'avait jusque là pas fait attention. Il comprit que son travail ne se limitait pas à une tenue de comptabilité, mais qu'il devait continuer à faire passer dans celle-ci des revenus bien moins légaux. Il pesa le pour et le contre, repensa à son ancien et austère mode de vie, à l'actuel et tous ses avantages. Finalement le risque était minime en comparaison de tous les avantages... Marig entra dans une nouvelle phase de sa vie professionnelle.

L'assassin

Je travaille pour Eurol depuis longtemps. Des années que ce parrain paie mes services avec une clause d'exclusivité... et un montant adapté. C'est lui qui a mis en déroute la bande de félys qui me cherchait des noises quand j'étais petit. Bien peu de gens auraient risqué leur vie pour sauver un gouri-rat des mains de ces saletés ; lui l'a fait. Depuis, je suis dans sa bande, mais de manière discrète. En fait, aucun de la bande ne sait que je suis là. J'ai mes manières de le contacter sans passer par son QG. L'entraînement que j'ai suivi durant toutes ces années m'a amené à un grand niveau dans mon art ; je ne prétends pas être le meilleur, mais je suis très doué. D'autres personnes aimeraient acheter mes services, mais je ne peux faire ça à Eurol. Je bosse pour lui, et c'est tout.

Ce soir-là, je devais accomplir un contrat difficile. La cible était un herboriste de la cité qui avait arnaqué Eurol ; quelle erreur. Il fallait en faire un exemple. Mais l'homme savait à quoi s'en tenir, il avait engagé des gardes et s'enfermait chez lui. Pas de problème.

Je me tenais dans l'ombre d'un porche non loin de la demeure, mon arbalète de poing armée. Un seul garde devant la porte ; le carreau dans sa gorge ne lui a pas laissé le temps de crier. J'ai couru et balancé son corps dans une bouche d'égout. J'ai frappé à la porte, doucement ; le garde qui est venu ouvrir n'a pas eu non plus le temps de réagir quand je lui ai

dessiné un deuxième sourire à la gorge. Une dague dans chaque main, je suis entré. Il n'y avait pas vraiment eu de bruit jusque là, du moins pas suffisamment pour attirer l'attention de la maisonnée. Exploration méthodique des pièces, et une rencontre avec un garde... il était de dos, j'ai pu arriver discrètement dans son dos et l'égorger aussi.

Je n'ai pas pris les escaliers... le conduit de la cheminée était plus discret. Arrivé en haut, je suis resté caché dans l'ombre, observant le petit salon... et les deux gardes. L'un d'eux est resté là en faction. L'autre est ressorti dans le couloir. Pour pouvoir lancer une dague, je devais me décoincer du conduit, et donc me mettre dans la lumière, ce qui attirerait son attention... à moins qu'il ne se retourne. J'ai attendu quelques minutes, puis il a effectivement regardé ailleurs. J'ai agi rapidement, m'avançant hors du conduit tout en sortant la dague, puis en la lançant droit sur mon adversaire. En plein cœur. J'ai prié pour que son rôle ait été suffisamment léger pour ne pas avertir ses camarades. Il ne m'a pas fallu plus de complications pour éliminer celui qui patrouillait dans le couloir. Restait la chambre.

Je me suis accroupi devant la porte, observant la serrure. Oui, elle était piégée ; et au vu du métier exercé par ma cible, le piège devait être empoisonné. Pas de prise de risques inutile. J'ai été dans son bureau, à côté. Là, j'ai ouvert la fenêtre et j'ai jeté un grappin qui s'est fixé au rebord du toit. J'ai pu facilement me balancer pour venir briser la vitre de mes deux pieds. J'ai roulé dans la chambre où deux silhouettes gesticulantes et hurlantes bougeaient dans le lit. Je me suis jeté sur elles, et mon arme a accompli sa besogne. J'ai observé les deux corps. Il y avait là l'herboriste ainsi qu'un tout jeune garçon blondinet. Dommage pour lui, il était au mauvais endroit au mauvais moment...

L'appât

Essoufflé... en sueur... la respiration lourde... les jambes usées... épuisé... Je me tenais appuyé au rugueux mur dans cette sombre ruelle de Djeddir. La nuit était profonde, merci aux nuages cachant la lumière de la lune ; mais les globes lumineux magiques des grandes artères ne m'aidaient pas beaucoup. Dur de reprendre son souffle dans la chaleur de cette nuit d'été. Surtout avec la milice qui me coursait. La nuit n'était pas encore finie... Des bruits de pas ; la poursuite allait reprendre. Les autres avaient intérêt à réussir.

Je me tenais ce soir-là au pied du mur extérieur de la demeure du caravanier Osaf Al-Akhri, prêt à l'investir pour y tenter un vol quelconque... enfin presque. Je devais me faire repérer, et réussir à faire venir la milice. Les cinq autres de la bande étaient un pâté de maison plus loin, chez un grand drapier qui refusait encore la protection des Fils du Sabre... erreur. Ils ne voulaient juste pas être dérangés par des miliciens trop zélés. Je me suis donc glissé par-dessus le mur et j'ai traversé au pas

de course la bande de gazon me séparant de la demeure en elle-même. Petite escalade le long d'un mur fait de gros moellons. Tout était aussi facile que prévu. La fenêtre s'ouvrit tranquillement, et le couloir m'accueillit sur ses lames de parquet grinçantes. Troisième porte à gauche. La chambre du maître des lieux et de sa femme. Et là, tout mon art s'est développé. Une ouverture de porte particulièrement brusque et bruyante, claquant le battant contre le mur. La femme s'est réveillée en premier, a hurlé. Son mari a suivi le mouvement. Et en me voyant sur le pas de leur chambre, ils ont hurlé « à la garde ». Exactement ce que j'attendais. Matraque à la main, je me suis rué vers eux, exacerbant leur peur et faisant monter le volume de leurs cris. J'ai enfin entendu dans la rue ce que j'attendais : la patrouille de garde.

Comme prévu, elle passait devant la demeure à ce moment précis. Nous avions calculé tout cela par de longues nuits de surveillance. Avec les cris provoqués ici, leur attention allait être détournée de la demeure où mes acolytes travaillaient. J'ai donc joué le voleur surpris par les cris de ses victimes et je me suis enfui en courant par le même chemin que celui emprunté à l'aller. Les gardes entraient dans la propriété. Dans le jardin, j'ai fait attention à ce qu'ils me repèrent tandis que je courais vers le mur à l'arrière. J'entendais leurs cris, le cliquetis de leurs armures. Jamais je ne leur ai laissé le temps d'ajuster un tir d'arbalète. Par contre, il allait falloir tenir encore un moment.

J'ai commencé à courir... Vite, très vite. Prendre juste un peu d'avance. Suffisamment pour pouvoir m'arrêter et reprendre parfois ma respiration. Mais surtout qu'ils ne perdent pas ma trace ; pas tout de suite. S'ils retournaient en arrière trop vite, mes collègues risquaient d'être ennuyés.

Je ne me suis pas fait prendre cette nuit-là. J'ai semé les gardes en arrivant au port et en plongeant. Il m'a fallu deux jours pour me remettre, mais au moins les autres avaient pu faire le boulot sans être dérangés. Et en plus ils n'ont pas eu à me sortir de tôle, pas cette fois. C'est toujours le risque...

L'alchimiste

La boutique était située au fond d'une impasse, sa porte engoncée dans un porche forçant le passant moyen à se baisser pour ne pas se cogner la tête, indiquée seulement par un vague dessin sur le mur de pierre, dont les couleurs passées représentaient un alambic. C'était là l'ancre d'Ingov des Plantes, un herboriste venu de Barecht dont les talents dans la préparation de potions diverses n'avaient d'équivalent que l'importance du réseau de contacts parmi les contrebandiers des Cités. Et c'était la combinaison de ces deux compétences qui faisaient de lui l'un des plus courus de sa spécialité au sein de la pègre ; venant d'aussi loin et n'ayant pas suivi de cours officiels de la Principauté, Ingov n'était pas reconnu par ses confrères officiels locaux, l'obligeant ainsi à travailler dans

l'ombre. Une véritable aubaine pour nous, malgré des tarifs élevés. J'ai cependant toujours préféré payer plus cher une potion et être certaine du résultat plutôt que de me laisser brader un contenu aléatoire.

En rentrant dans l'échoppe, je me suis sentie encore plus à l'étroit qu'en passant sous le porche. Basse de plafond, la salle était remplie d'étagères et de bureaux divers tous chargés de bocaux, fioles, vases et récipients dont les odeurs mêlées étaient étonnamment supportables, et même agréables selon les jours. Je cherchais cependant quelque chose de bien précis ce jour-là, j'avais même rendez-vous avec Ingov. Il était assis sur son tabouret derrière son comptoir vieux comme le monde qui avait vu passer tous les types d'herbes possible et imaginables. L'homme de Barecht leva les yeux derrière ses grosses lunettes et me sourit.

- Chère Lynga, bienvenue dans mon humble échoppe, susurra-t-il avec son accent si étrange.

- Salut Ingov. Comment vas-tu ?

- Mais bien, surtout depuis que ta présence a éclairé de son soleil ma morne journée.

- Toujours aussi charmeur, répondis-je en lui souriant. Revenons aux choses sérieuses. Tu as ma commande ?

- Mais bien sûr.

Il se baissa sous le comptoir et en sortit une petite boîte cubique noire fermée par une serrure. A l'intérieur, si Ingov ne me mentait pas (et il ne mentait jamais sur ses produits), il y avait le fameux Châtiment d'Heloderma, une poudre dont la préparation restait un des secrets les mieux gardés du Monde Connu. Il y avait là-dedans un mélange complexe, dont je ne connaissais que quelques ingrédients. Par exemple de l'extrait de glande d'un certain type d'Héloderme, l'une de ces cruelles créatures des sous-sols de Kalaar, du type dont la morsure peut tuer un cheval par son venin ; rien que la quête de cet élément dans les Monts Ogres impliquait le prix démesuré de la poudre. Mais je savais aussi que l'on y ajoutait de la poudre de corne de Kroch'urm, un animal rare des Terres Noires, particulièrement féroce, capable de déraciner un arbre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mais la recherche des ingrédients ne faisait pas tout le prix. Le dosage, les quantités, la manière de les traiter et de les mélanger, c'était tout un art qui demandait des années d'expérience et d'entraînement. D'où le prix faramineux de cette petite boîte, ou plutôt de son contenu. Mais il s'agissait là de l'un des seuls poisons instantanés que l'on connaisse... Sans compter que sa virulence le rendait capable de terrasser même un solide Stövenger, y compris si ce dernier avait passé des années à s'inoculer des poisons à petites doses pour s'immuniser petit à petit. C'était justement ce que je devais faire...

Je tendis à Ingov les deux pierres précieuses dont la valeur correspondait au prix discuté lors de ma dernière visite, plus le petit bonus habituel pour maintenir la bonne entente. Il les inspecta avant de me remettre la clé ouvrant la petite boîte...

- Amuses-toi bien, me dit-il.

J'ai quitté la boutique et suis repartie vers mon travail en attente...

L'affairiste

Cette fois là, j'étais monté d'un échelon dans la hiérarchie... mon pactole aussi d'ailleurs. Je n'étais plus un simple outil que l'on laisse sur le côté, cette fois j'avais mon propre rôle, et d'importance. Plus que simplement ramener les bases financières nécessaires à l'organisation du coup, il me fallait user de mes contacts pour recruter une bande de gars aguerris pour l'exécuter. Et je devais encore me taper la planification générale, ainsi qu'un maximum de récolte d'informations. Contrairement à la plupart de mes anciens commanditaires, celui-ci n'avait en tête que le but à atteindre. Il me filait un cachet très rondelet pour toutes ces responsabilités. Je sentais que c'était le tournant de mes affaires. J'allais grimper d'un gros cran. Le monde des affaires s'ouvrait plus grand devant moi.

Dans un premier temps, je mis au point quelques ventes fructueuses. « Assurances vies », faux contrats de location, terrains à la campagne, toutes ces bonnes choses qui m'ont fait arriver où j'en suis et qui me permettent d'avoir un fond de commerce agréable. Bien sûr, je me suis arrangé pour faire tout cela déguisé et sous le couvert d'une de mes identités de secours afin d'éviter toutes futures représailles. Ce petit pécule rapidement gagné allait essentiellement me servir à payer les gars qui allaient faire le travail ainsi que le matériel spécial dont ils pourraient avoir besoin.

La deuxième étape fut donc de faire marcher mes contacts. Le plus important pour cela était le préfet de jour du quartier, l'une des nombreuses personnes à ne connaître que mon innocente facette d'honnête commerçant. Au cours d'un sympathique dîner que je lui ai offert dans une auberge, je l'ai fait parler des criminels du coin, de leurs contacts, des indics, orientant discrètement la conversation vers le style de ces gens. Il me fallait essentiellement des combattants, mais également un serrurier. Et dire que cet homme me débballait toutes ses connaissances. Bien sûr, les informations auraient eues une plus grande qualité si elles provenaient du préfet de nuit, plus ancré dans ce monde des ombres ; mais je devais faire avec mes relations. En tout cas, cette discussion m'a permis d'entrer en contact avec quelques brutes du quartier pour qui la promesse de quelques couronnes en échange d'aller dessouder quelques types et de surveiller un serrurier était un pur bonheur. Quand, en plus, je leur en ai donné une partie en avance et que je leur ai promis quelques armes, alors là ils étaient aux anges. Le serrurier ne fut guère difficile à trouver, bien que son prix fût plus élevé que celui des brutes.

Restait la planification... Là aussi, mes contacts dans le monde des affaires ont été utiles. La cible était la demeure d'un commerçant en draperies. J'ai discuté avec des gens, noté ses habitudes et tout ce que j'ai

pu obtenir sur son système de protection... tout ce qui pourrait servir à mes gars. Puis je leur ai transmis les infos.

Le plan s'est déroulé à la perfection. Nous connaissions le nombre de gardes, la disposition des pièces, etc. Tout était au point. L'objet que mon commanditaire désirait lui fut remis sans problème deux jours plus tard et je reçus ma généreuse commission. Finalement, le milieu des affaires est rentable dans les Cités...

La racaille

J'étais assise sur mon tonneau favori, un vieux tonnelet oublié au fond d'une ruelle de Bejofa dont le bois avait amassé une dose de mousse considérable. Ce n'était pas très confortable, mais j'étais à l'aise ici. C'était dans ce coin sombre que mes compagnons et moi avions décidé de monter notre petite bande après avoir été poursuivis par les gamelles. Et puis je connaissais le coin mieux que ma poche trouée ; je pouvais toujours trouver un chemin de fuite si quelque chose venait à mal tourner.

J'ai observé l'homme pénétrer dans la ruelle, regardant en arrière comme un homme traqué ; c'était ce qu'il était, traqué par mes compagnons qui se montraient brutaux à souhait. Il ne s'attendait sûrement pas à voir une adolescente assise calmement face à lui. J'ai observé sa face rougeaude de bourgeois bouffi, essoufflé après cette course dans la ville. Je n'ai pas bougé, restant tranquillement en place. Il courait vers moi, cherchant une issue au milieu des décombres de la ruelle. Il est passé à côté de mon tonneau et je l'ai suivi avec un sourire carnassier ; il m'a jeté un œil surpris, puis il m'a dit qu'une gamine n'avait pas à traîner là, que c'était dangereux. Si seulement il avait su. Ce n'était pas moi qui risquait quelque chose dans cette histoire.

Et là j'ai tiré la corde. Elle a surgi de sa cache et s'est tendue en l'air à hauteur des genoux, juste au moment où il passait près d'elle. La chute a été brutale. Il est tombé au milieu des immondices que je m'étais amusée à déposer judicieusement pour le fun. Au moment où, jurant et crachant, il commençait à se relever, mon pied vint se loger sous son menton. Ses yeux hagards m'ont regardée, chargés d'une flagrante incompréhension.

Mes compagnons ont débarqué alors que je balançais au bourgeois une insulte bien sentie. Ils étaient hilares. Et la pluie de coups s'est abattue sur l'homme à terre. Il se faisait tabasser par une demi-douzaine d'adolescents au fond d'une obscure et sale ruelle. Et nous n'y allions pas de main morte... enfin, surtout eux. Moi j'aime bien regarder pendant ces moments. Les pieds et les poings tombaient sur son corps rebondi. Jusqu'à ce qu'il perde connaissance. A son réveil, il allait se sentir mal ; il devait avoir plusieurs os cassés et des bleus partout, sans parler des saignements divers. Rien de mortel, mais extrêmement douloureux. Cela lui apprendrait à venir traîner dans notre coin.

Nous l'avons rapidement délesté de sa bourse. Il portait également quelques petits bijoux qu'un receleur se ferait un plaisir de nous racheter.

Voilà de quoi nous permettre de manger pendant une semaine, à moins que nous ne devions nous reprendre des doses de jesugen. Facile de gagner sa croûte à Bejofa...

La putain

La ruelle était sombre, tortueuse. La brume s'y glissait comme dans tout Bejofa cette nuit-là. On entendait le bourdonnement de la foule dans la Rue des Orpailleurs non loin, pleine de gens venus passer de bons moments dans les tavernes et bordels du coin... la rue n'avait plus d'orpailleurs que l'ancien nom de la grande époque où Bejofa était très courtisée, mais maintenant on y courtisait plus que des filles de petite vertu. Au fond de la ruelle, dans un recoin, Amra était adossée à un mur rugueux. Contre elle, un homme caressait son corps sous sa tenue affriolante. La jeune Stövenger ne semblait pas réellement réagir aux mains de l'homme. Elle l'observait intensément, fixant chaque recoin de ses habits. L'homme l'embrassa goulûment, un baiser auquel elle ne répondit pas vraiment. Elle sentit les mains calleuses s'aventurer sous sa jupe, sur ses cuisses. Amra avait passé la phase du dégoût ; oui, au début, elle avait plus d'une fois failli vomir lorsque ces hommes s'aventuraient dans son intimité... mais plus maintenant. Elle pensait à autre chose qu'à l'instant présent, elle se faisait tacticienne, préparant le champ de bataille avant que l'action ne débute.

Soudain, Amra sentit que l'homme empoignait ses cheveux et la forçait à s'agenouiller devant lui. Un moment tout sauf agréable, mais elle devait obéir. Elle était payée pour cela. Ne pensant pas à ce qu'elle faisait, elle observait toujours attentivement les habits de l'homme...

Lorsqu'ils eurent terminé, l'homme versa dans la paume de la jeune fille les quelques pièces demandées et s'en alla en refermant son pantalon. Amra se releva, cracha par terre, avant de se retourner vers un coin sombre. Une silhouette en sortit et le nouvel arrivant vint parler avec la stövenger.

Quelques minutes plus tard, le client d'Amra s'arrêtait dans un recoin pour soulager sa vessie. Une silhouette tomba des toits juste derrière lui, et il n'eut pas le temps de réagir avant de sentir une lame menaçante s'appuyer dans son dos. « Ne bouge pas », murmura une voix rauque à son oreille. Lestement et rapidement, comme si elle savait exactement où chercher, une main s'aventura dans les plis de ses vêtements. Elle le délesta non seulement de sa bourse cachée à sa ceinture, mais également de ses réserves monétaires cachées dans des poches secrètes et même de quelques petits bijoux qu'il pensait dissimulés correctement. Le tout ne prit que quelques courtes secondes avant que la silhouette ne s'évanouisse comme par magie...

L'oreille

Si Galan avait du s'en réduire à ses dons de musicien pour gagner sa croûte, il aurait été mort de faim depuis longtemps. Et pourtant, il continuait à jouer de son vieux luth au bois pourri tout en s'accompagnant de sa voix qui, sans être vraiment juste, possédait un certain charme quand même. Il faisait ainsi le tour des tavernes d'Askelane, revenant dans celles dont il n'avait pas été définitivement chassé par un patron en colère. Les piécettes qu'il recevait étaient données autant dans le but de le faire taire que par pitié.

Mais Galan avait d'autres moyens de vivre. Ses visites dans les tavernes n'usaient pas que sa voix, mais aussi ses oreilles. Les soldats en permission sont très bavards, y compris les sous-officiers et même certains officiers. Se tenir non loin de leurs tables peut vous apprendre beaucoup de choses. Et entamer la discussion avec eux après qu'ils aient ingurgité quelques bières peut se révéler particulièrement intéressant. Dans une ville orientée vers la chose militaire comme Askelane, connaître les idées et les mouvements des militaires revient à connaître l'essentiel des décisions politiques de la ville. Galan avait même ses groupes d'amis qu'il retrouvait fréquemment et qui lui parlaient plus que de raisons après quelques verres.

Toutes ces données n'entraient pas dans ses oreilles pour rien. Car Galan travaillait pour Essorat, un parrain criminel bien établi à Askelane. Et Essorat avait besoin d'informations. Il devait savoir quelle auberge allait être fermée, quel lupanar allait subir une descente, quel receleur s'était fait repérer, tout un tas de choses servant son expansion. Après chaque tournée des tavernes, Galan rangeait son instrument et traversait la cité pour se rendre au quartier général de son patron. Et là, autour d'un délicieux repas, il lui contait par le menu ce qu'il avait entendu. Comme il était intelligent, le jeune homme savait quels contenus intéressaient son maître, ce qu'il pouvait développer et ce qu'il pouvait tout juste mentionner. Ainsi Essorat ne perdait pas de temps en radotage inutile.

Parfois Galan avait envie de se payer un truc un peu plus coûteux, d'inviter une jeune fille à manger, ou de se faire plaisir. Il triait alors les informations qu'il n'avait pas eu à donner à Essorat et faisait le tour des parrains locaux qui tous le connaissaient. Chacun se taisait à son sujet, mais tous appréciaient ce qu'il leur amenait. Ce jeu dangereux durait depuis longtemps, et Galan y était bon, mais il devait rendre garde à ce qu'Essorat n'en sache rien. Jouer à l'agent double (ou plus encore) n'était pas très apprécié...